

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

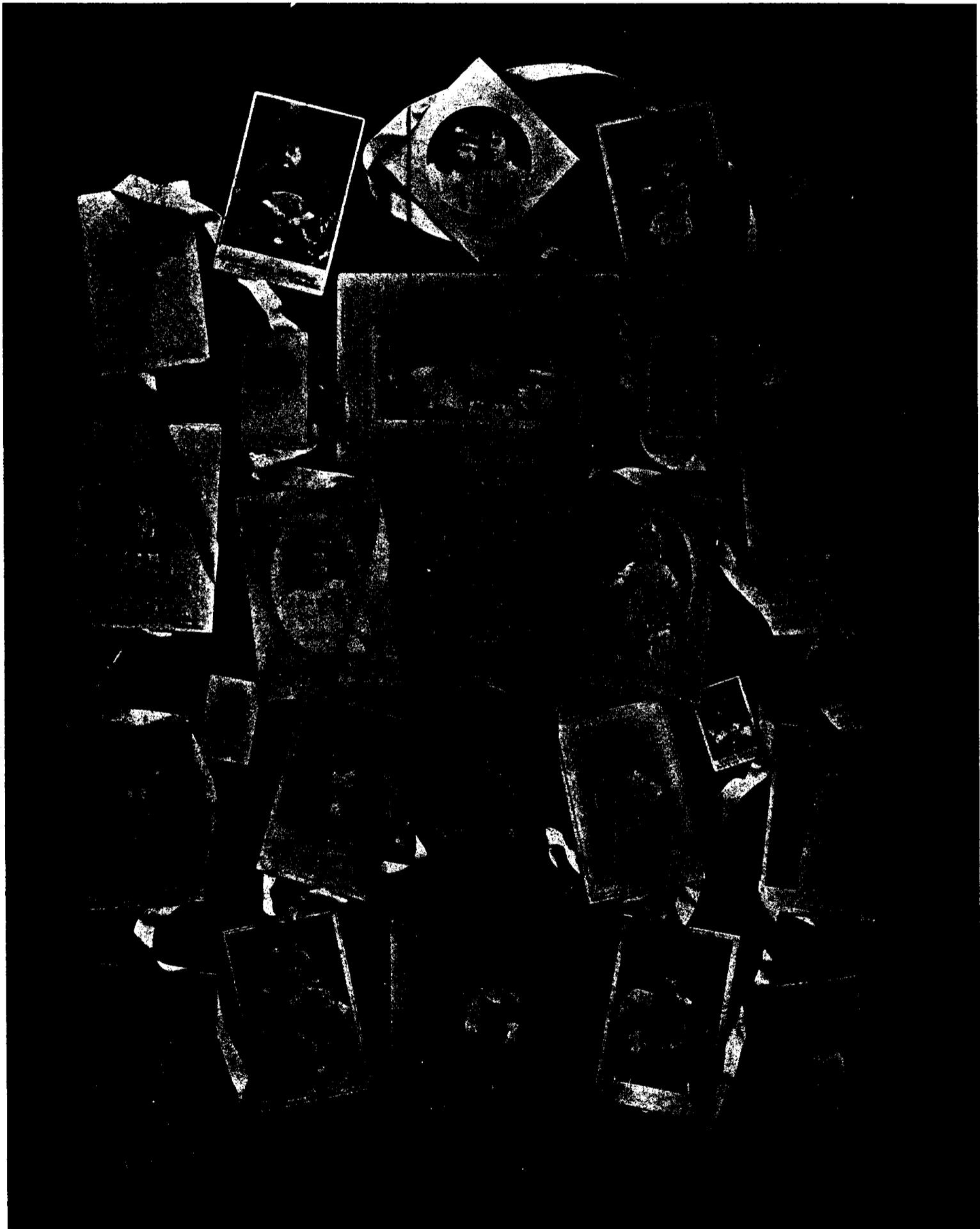
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 661.—SAMEDI, 2 JANVIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



NOTRE BOUQUET DE FLEURS POUR LE NOUVEL AN.—Photo Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 2 JANVIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—L'amour dans le Nord, par F. P.—Une veillée de Noël, par Eugène Moisan.—Aux enfants (avec gravures), par Wilfrid Locat.—Poésie : Le jour de l'An, par Alfred D.—Rêve de bébé, par Firmin Picard.—Numéro souvenir, par F. P.—Nos gravures, par F. P.—Poésie : Les cloches de Noël, par E. C.—Petit poste en famille.—L'histoire des souhaits.—L'heure du coucher (avec gravure).—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Théâtres.—La mode modeste.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilletons : Le trésor des Montagnes-Roches ; La Veuve du Garde.

GRAVURES.—Notre bouquet de fleurs pour le nouvel An.—Santa Claus faisant sa distribution de jouets.—Le rêve de Bébé.—L'évolution des ans : Bienvenue au nouvel hôte.—Préparatifs du dîner du nouvel an.—L'amour dans le Nord.—L'heure du coucher.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DÉCEMBRE), aura lieu samedi, le 2 JANVIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Pour la treizième fois la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ a le plaisir d'offrir à ses lecteurs ses souhaits de bonne année, et ces vœux, quoique venant de personnes qui vous sont probablement inconnues, ont au moins le mérite d'être sincères.

Bien différents, en effet, sont trop souvent les souhaits tout de convention que vous allez entendre, échanger entre gens qui ont passé toute l'année à se faire la guerre et qui attendent avec impatience l'aurore de la Saint-Basile pour recommencer la bataille sans pitié, ni merci.

Demain, vous verrez le créancier féroce, l'usurier,

sans cœur, sans âme, souhaiter une bonne année à son débiteur qu'il fera saisir le second jour de l'année, n'ayant pu le faire avant, parce que la fête de la Circoncision n'est pas un jour juridique.

Demain, vous serez étonné de voir deux hommes de politiques différentes, se presser mutuellement les phalanges avec une sorte d'effusion hypocrite, quand, au fond, ils se détestent sous tous les rapports. Et, en m'exprimant ainsi, chacun comprendra que je ne parle que des individus aux idées tellement étroites, des gens si fanatiques qu'ils croient faire œuvre pie en essayant de faire tout le mal possible à leurs adversaires.

Demain, des neveux iront exprimer à un oncle à héritage des vœux de longue vie et de bonne santé, alors qu'ils attendent avec impatience le départ pour un monde, que l'on dit meilleur, du parent riche.

Demain, l'employé ira serrer la main de son patron, quoiqu'il ait été parfois victime d'injustices révoltantes, et lui donnera l'assurance de sa profonde affection.

Demain on jouera la comédie toute la journée, on cachera sa pensée, on cherchera à se tromper, on mentira comme des laquais et des faiseurs d'almanachs.

Demain sera jour de grande hypocrisie.

. Demain, sera jour de congé, les garçons auront quitté le collège, et les filles le couvent, la maison s'emplira de cris de joie, d'exclamations de plaisir, du bruit des bons baisers.

Demain, l'aïeul aux mains tremblantes bénira les petits de la famille, en priant le Maître de l'immensité sans bornes, d'accorder aux siens des jours heureux et de leur permettre de cueillir quelques fleurs sur le bord du chemin de la vie.

Demain, nos bons enfants viendront nous offrir leurs lèvres roses sur lesquelles nous favoriserons le miel de leur amour vrai, pur, innocent, candide et sans partage.

Demain, les amis sincères se donneront la vigoureuse poignée de mains, sans se dire grand'chose, peut-être, mais en se regardant de ce regard qui dit beaucoup.

Demain, nous irons demander à Dieu de nous donner la force de résister au malheur, la grâce de nous aider à faire notre devoir, le courage de ne pas succomber aux mauvaises pensées, de nous inspirer l'amour du bien.

Demain, si nous avons prélevé sur nos modestes deniers la part du pauvre, nous serons heureux de penser que la table des déshérités de la vie n'est pas vide et qu'un rayon passager de bonheur éclaire joyeusement la demeure de l'indigent.

Demain, les braves gens oublieront leurs petites querelles, leurs dissentiments, les mots un peu vifs échangés, et feront la paix sincèrement, avec la franchise des hommes droits.

Demain, nous ferons des rêves d'avenir, de fortune, de vie heureuse, des rêves nébuleux qui resteront sans doute à l'état vague et vaporeux, mais qui consoleront un moment.

Demain, nous oublierons, nous laisserons de côté nos ennuis, nos inquiétudes, nos soucis ; nous rirons, nous chanterons, nous nous étourdirons. Demain sera jour unique, jour de folie. Vive demain !

Bonne année à tous !

. Je crois avoir dit, tout à l'heure, quelque chose d'assez désagréable pour les faiseurs d'almanachs, et je m'empresse de dire que je n'ai fait que me servir d'un vieux dicton, qui n'aura bientôt plus sa raison d'être.

Rien que le mot "almanach" fait sourire, car on pense aussitôt à la pitoyable littérature de cette sorte de publications, qui ne contiennent ordinairement que des choses ineptes, de vulgaires anecdotes, des chansons banales et des prédictions fantaisistes. Cependant, il faut reconnaître que, même en ce genre de livres, le progrès est incontestable, et je n'en veux pour preuve que l'*Almanach Hachette*, qui, avec ses six cents pages et ses milliers de gravures, constitue une petite encyclopédie populaire, qui a son mérite.

On y trouve un peu de tout et toujours du bon.

En le feuilletant au hasard, je tombe sur un article qui traite du tabac, ou plutôt des peuples qui fument, et je constate que le Canada figure dans la liste avec une proportion d'un peu plus de deux livres par tête.

Cela ne m'étonne pas, car j'ai toujours entendu dire que, pour dessiner un Canadien de manière à le reconnaître, il faut qu'il ait une pipe et un fouet.

Le peuple qui fume le plus est le peuple hollandais, qui convertit en fumée plus de sept livres par tête.

Après la Hollande, viennent les Etats-Unis, avec quatre livres et demie environ, puis la Belgique, l'Allemagne, l'Australie, l'Autriche, la Norvège, le Danemark, le Canada, la France, la Suède, l'Angleterre, l'Italie, etc., etc.

La France est le pays où le tabac rapporte le plus à l'Etat, plus de cent millions de piastres, mais on remarque que depuis quelques années les jeunes gens des classes dirigeantes, étudiants, artistes, élèves de grandes écoles, etc., fument beaucoup moins.

Ce fait a une grande importance et s'explique par le fait que les jeunes Français étudiant et travaillant beaucoup plus qu'autrefois ont moins le temps de fumer.

Je sais que quand on parle de la France en général et de Paris en particulier, la plupart de nos bons Canadiens se figurent que l'on y mène une vie de bâtons de chaises, qu'on s'amuse du matin au soir, que l'on n'y pense qu'à boire et à manger, etc., etc.

Comment diable cette idée a-t-elle pu se loger dans leur cerveau, je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai entendu exprimer bien des fois.

J'en appelle aux docteurs Villeneuve, Simard, Brodeur, Beausoleil et tant d'autres qui ont étudié à Paris, aux artistes comme Franchère, Saint-Charles, Larose, Huot, etc, qui tous vous diront que nos étudiants, au Canada, ne soupçonnent même pas la somme de travail que produit la jeunesse française dans ce Paris que l'on a si bien nommé la Ville Lumière.

Quant à ses mœurs, il est évident qu'une jeunesse qui travaille autant n'a pas les loisirs d'en avoir de mauvaises.

Mais j'en reviens aux statistiques de mon almanach.

Savez-vous quel est le pays qui boit le plus ? Non, n'est-ce pas, et je vous avoue que je l'ignorais complètement aussi hier. Eh bien, ce pays est celui qui produit proportionnellement le plus de lait et de beurre, c'est le Danemark, qui arrive bon premier avec plus de huit pintes d'alcool, par tête !

Après lui vient l'Allemagne, à ses huit bonnes pintes aussi, la Suisse, la Hollande, la Belgique, la Suède, la France, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, la Bavière, l'Espagne, etc, etc.

Le Canada ne figure pas dans la liste et c'est vraiment fâcheux, car nous aurions aimé à être renseignés à ce sujet ; mais il faut admettre aussi qu'on ne s'occupe guère de statistiques chez nous.

Et voici comment s'exprime mon almanach Hachette, au point de vue du rang qu'occupe la France dans ce tableau. C'est très vrai et fort bien dit, et nous ne pourrions qu'y gagner à réfléchir sur les lignes que vous allez lire :

La France occupe à peu près, au septième rang, le milieu de cette liste malheureuse, avec "aspiration" d'alcool environ deux fois moindre que dans le pays de préséance, qui est le Danemark.

Ce n'est pas sa place naturelle. Le Français, dans sa patrie tempérée, n'a pas droit à autant "d'eau de mort" que les hommes des contrées froides comme l'Allemagne du Nord, très froides comme la Russie, polaires comme le Groënland où, faite d'alcool, on boit l'huile à pleins seaux. Les Français devraient se contenter d'une sobriété élégante.

L'alcoolisme, voilà l'ennemi !

Ces réflexions sont fort justes et je remarque surtout la dernière phrase exquise d'asprité. Les Français devraient se contenter d'une sobriété "élégante."

Cette élégance dans la sobriété, c'est boire avec modération le vin de la riche Bourgogne, le claret de l'éloquente Gascogne, le jus doré de la pétillante Champagne, œuvres admirables "de ce charmant poète, appelé le Soleil," comme dit Victor Hugo.

C'est ce qui produit la poésie, l'esprit, la causerie fine, l'élégance de la langue française, enfin.

* * La langue française !—Quelle belle fête elle vient d'avoir à Paris, quel hommage on lui a rendu, l'autre mois, dans une soirée inoubliable, en proclamant devant un parterre de princes des lettres, des arts et des sciences, Sarah Bernhardt, reine de la scène française !

Reine, dans toute la belle acception du mot, reine de la grâce, de la pure diction, de l'interprétation splendide des œuvres des plus grands poètes du beau pays de France !

La charmante femme était tout émue de se voir ainsi fêtée par tout ce que la France compte de sommités et c'est les larmes—de bonnes larmes—dans la voix qu'elle a pu répondre avec peine quelques mots à ses admirateurs.

Dans la soirée, après la démonstration faite au théâtre de la Renaissance, un oncle du Tsar de Russie et le duc d'Aumale se rendirent dans sa loge pour la féliciter et comme la grande artiste les pria de s'asseoir, le duc d'Aumale lui dit avec la grâce charmante qui distingue ce beau vieillard :

—Merci, Madame, je suis bien vieux, mais j'ai encore assez de force pour rester debout et m'incliner devant le génie.

Génie de l'art, en effet, génie de la belle langue d'oïl dont, trouvère aux doux yeux et à la voix d'ange, elle s'en va chantant les vers admirables, de royaume en royaume, d'un monde à l'autre, plantant ainsi, selon ses propres mots "le verbe français au cœur de la littérature étrangère."

Et, vraiment, quand je regarde l'œuvre qu'elle a accomplie, je me demande qui je dois admirer le plus en elle, de l'artiste à l'âme ardente ou de la bonne et patriote française qui ne semble accepter les bravos, les rappels et les ovations que comme un hommage rendu à la poésie de son pays.

Ah ! quelle vraie française que cette Sarah ! Ecoutez la parler de ses voyages en Amérique :

Dans la république Argentine, les étudiants pour honorer mon pays avaient appris Racine, Corneille, Molière et les feuilletons de Jules Lemaitre ; et ils récitaient tout cela dans la langue la plus correcte et presque sans accent. Au Canada, les députés et les sénateurs ont poussé mon traîneau aux cris mille fois répétés de : "Vive la France !" et, après chaque représentation, les étudiants entonnaient la *Marseillaise* que les Anglais écoutaient debout, chapeau à la main, avec le respect qu'ils ont pour toute manifestation noble."

La fête a été digne de la femme et de l'artiste, tout y a été grand, une de ces fêtes comme les Français seuls savent les faire.

André Theuriet, le nouvel académicien, lui a dit les vers suivants :

Comme les chevaliers, aux pays de féerie,
Vers dame d'amour allaient à travers bois,
Les poètes, vers vous—la Dame de leur choix—
Viennent, portant chacun sa couronne fleurie.

Et moi, me souvenant, Sarah, qu'à *Jean Marie*
La grande comédienne a daigné maintes fois
Prêter son fier génie et l'or pur de sa voix,
Je veux que mon brin d'herbe aux palmes se marie :

Et je mets à vos pieds les fleurs de mes forêts,
Afin que la senteur discrète des genêts,
Les épis de la sauge et de la marjolaine

Se mêlent aux festons des lauriers toujours verts,
Qui fêtent votre gloire, ô Muse des beaux vers,
En ce royaume d'art dont vous êtes la Reine !

Dans la soirée, des dépêches de félicitations lui sont arrivées de toutes les parties du monde, et le Canada a figuré dans ce concert de louanges par la voix de M. Louis Fréchette.

Sarah a répondu à tous, et voici le câblegramme reçu par notre poète national :

PARIS, 23 décembre 1896.

Fréchette, 408, Sherbrooke,
Montréal (Canada),

Mille thanks pour adorable letter. Contenté aussi

avez fini *Venonica*, mais grand désir lire *Iroquoise* ; pense sera attrayant. Souhaits bonheur vous tous.

SARAH.

Fréchette, Sarah, ces deux noms me rappellent la sortie sauvage, autant que sotte, que firent certains journaux contre l'auteur des *Fleurs boréales*, pour avoir souhaité la bienvenue à la grande artiste à son arrivée sur la terre canadienne.

Comme ces pauvres gens doivent le regretter aujourd'hui, à moins que, dans leur incommensurable crétinisme, ils ne puissent même plus sentir leur infériorité.

Merci à Fréchette d'avoir si dignement représenté notre pays, par sa lettre enthousiaste, et prouvé ainsi que nous admirons une autre France que celle du roi Dagobert.

* * Au moment de clore ma causerie, voici qu'un remords me tourmente—cela m'arrive quelquefois—et j'en suis très heureux, car c'est la preuve que je vais devenir vertueux, si le R.P. Lacordaire a dit vrai en s'exprimant ainsi : "Le remords précède la vertu, comme l'aurore précède le jour."

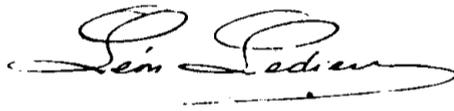
Et mon remords, le voici dans toute sa candeur :

Je me demande si, pendant l'année à laquelle nous allons donner le coup de pied d'adieu qu'elle a bien mérité, j'ai toujours rempli fidèlement et consciencieusement mon métier de chroniqueur. Et j'ai des doutes, des doutes basés sur de tels arguments qu'ils se sont métamorphosés en le remords susdit.

J'ai souvent manqué de fournir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ le soporifique hebdomadaire que je me suis engagé à leur donner sous forme de chronique et je leur en fais mes excuses les plus platement laminées.

Je ferai mieux l'an qui va commencer, si Dieu me prête vie.

Merci de votre pardon, mes amis, et encore une fois : Bon an et bonjour.



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 6 décembre 1896.

"Mon cher, c'est demain que je pars pour le Canada," est une phrase qui est fréquente, depuis quelques jours, dans notre Bohème Canadienne.

Zotique Clément est parti pour Londres, Paul Bliss pour New-York et mardi, les docteurs J.-A. Saint-Denis, Arthur Rousseau et mon frère, Arthur, partent pour le Canada.

Le vide va être grand, immense même puisque c'est de notre amitié la meilleure qui s'en va esseulant nos cœurs.

Que la mer leur soit bonne, le voyage joyeux et l'année heureuse parmi les compatriotes qui les attendent pour les fêtes.

Le docteur Arthur Rousseau se fixera dans sa bonne ville de Québec, mais il a promis de ne pas oublier ses patients de Samois, où il a pratiqué déjà pendant trois mois.

Le docteur J. A. Saint-Denis, dont j'aurai bientôt le plaisir de reparler dans un autre article se destine à Montréal, malgré que des amis de Vaudreuil insistent beaucoup pour qu'il se fixe parmi eux. Il emporte en partant, l'estime et la haute affection de ses maîtres et professeurs et en particulier du Dr Chatellier—célèbre pour les maladies du nez, de la gorge et des oreilles, du Dr Potain, pour les maladies internes et du Dr Pinard, pour les accouchements ; il leur a été en effet, en ces derniers temps, un lieutenant et un disciple habile, consciencieux et la main qui exécutait leurs ordres avec une perfection digne d'éloges.

J'ai le plaisir d'ajouter que c'est le docteur Saint-Denis qui était considéré comme le médecin de notre petite colonie canadienne d'ici.

Aussi, nous le recommandons tous à nos parents et amis.

* *

La soirée du 25 novembre dernier—la Sainte-Catherine—a été joyeusement fêtée par les Canadiens de Paris.

Un magnifique banquet—dans les salles de l'Hôtel-de-France, 5 rue de Beaune—nous attendait avec des vins fins et exquis arrosant des plats savamment préparés qui faisaient honneur au propriétaire et au cuisinier de l'Hôtel-de-France. Aussi ne leur avons-nous dit "qu'au revoir, à bientôt !"

Notre ami le Dr Elzéar Roy, agissait comme secrétaire-trésorier du banquet que j'avais l'honneur de présider.

Sa grandeur Mgr Gravel avait chargé M. l'abbé Houle de dire combien il regrettait de ne pouvoir assister au banquet.

Le président ayant toasté "au Canada et au clergé Canadien," l'abbé Houle répondit en termes heureux, puis d'autres toasts furent portés par les docteurs J.-A. Saint-Denis, vice-président de la Société Canadienne de Paris, Arthur Rousseau, Elzéar Roy, Louis Gauthier et M. Pierre Baro.

Après les dernières coupes de champagne, il y eut chant, piano et nos vieilles chansons canadiennes furent le couronnement de cette joyeuse fête que nous garderons parmi nos souvenirs les meilleurs.

En se séparant, il fut convenu qu'un autre banquet serait donné, le 1er de l'an prochain, par la "Société Canadienne de Paris."

J'allais oublier de vous dire que, parmi nos toasts portés, il y en avait un "au MONDE ILLUSTRÉ," qui se fait toujours l'écho sympathique de toutes nos fêtes.

* *

A l'inauguration de l'Université de Paris, dans la Sorbonne, notre compatriote, le Dr Charles-Auguste Prévost était l'un des délégués des étudiants de Paris, ce dont nous avons été heureux.



L'AMOUR DANS LE NORD

(Voir gravure)

En voyant cette jolie photographie, il me revient un couplet d'une romance italienne que nous chantions parfois à deux ou trois à Rome. Ce couplet, le voici :

*I vostri sguardi fan com' il sole,
Fan com' il sole nei campi nostri :
Il sole, dove guarda, schiude un fiore,
Dove guardate voi, schiudete un cuore !*

Ce qui signifie :

" Vos regards font comme le soleil, ils font comme le soleil dans nos champs ; le soleil, où il regarde, ouvre une fleur ; où vous regardez, vous, vous ouvrez un cœur ! "

N'est-ce pas ce qu'ont l'air de se chanter nos deux jeunes gens, dans notre gravure ?

Et parce que la scène se passe du côté du Nomingue, est-ce une raison pour que les cœurs soient moins enclins à ce doux sentiment créé par Dieu et mis au cœur de la presque totalité du genre humain : l'amour ? Soyez sûrs que, pour être en traîneau, dit *berlot*, et par un ou deux pieds de neige, ces bons jeunes gens n'en ont pas moins le cœur brûlant !—Ne les effarouchons pas : laissons-les à leurs doux aveux, bien qu'ils ne se regardent pas trop, n'est-ce pas ?—F. P.

AUX LECTEURS

Ayant appris depuis peu qu'une autre personne emploie mon pseudonyme de *Lisette*, je signe maintenant tous mes articles de mon nom responsable.

MARIE AYMONG.

UNE VEILLÉE DE NOËL

Que c'est beau, Noël ! Que c'est joyeux !

Sur le visage du pauvre, comme sur celui du riche, s'épanouit une joie qui illumine pour quelques heures son cœur rendu triste par la misère.

Quelle gaieté partout, quel entrain ! Ici et là, on entend les cris d'admiration poussés par les enfants, à la vue des Santa Claus chargés de bijoux de toutes sortes.

Le rire argentin de nos belles Canadiennes nous parvient, mêlé au son des clochettes et des grelots, apportant un charme, un bien-être impossible à redire.

C'est bien là le signe caractéristique de cette grande fête ; tout ça sent Noël.

Quel tableau sublime nous contemplons alors ! Ce grand manteau d'hermine dont notre planète s'est recouverte est encore une marque, un gage de la paix conclue avec notre Créateur.

La lune, qui répand sa douce lumière du haut de cette grande mer d'azur, donne la dernière touche à ce tableau grandiose du grand théâtre.

C'est le 24 décembre 1838. La corde de Colborne, comme l'épée de Damoclès, se balançait sur la tête des Canadiens ; c'est la terreur anglaise qui domine en ce moment. L'autel de la patrie est teinté du sang des victimes tombées sous la main barbare des Robespierres et de Marats de l'Angleterre.

L'incertitude et la peur règnent dans le joli village de Saint-Benoît, d'ordinaire si tranquille. Sur toutes les figures, le cœur bat d'abattement sous les poitrines.

Quel contraste avec les années précédentes, où chacun s'en donnait à cœur-joie pendant ces belles nuits de Noël. Aujourd'hui, tout est changé. Le son des cloches paraît triste et ressemble aux glas plutôt qu'à l'annonce réjouissante d'un Sauveur.

En effet, c'est bien le glas, glas d'hommes hais, maudits, voués à toutes les haines britanniques pour aimé leur patrie. Barbarie de cannibales !

Dans une humble maisonnette, à proximité de l'église, une jeune femme verse d'abondantes larmes qui tombent comme des gouttes de rosée sur le gazon de sa robe d'étoffe du pays.

A ses genoux est un enfant d'à peu près trois ans, blond chérubin qui implore du regard et cherche à deviner la cause de ces larmes.

— Bonne petite mère, hasarde-t-il enfin, pourquoi que tu pleures ainsi, je n'ai pas été méchant, dis ?

— Non, mon chéri, répond la jeune mère, à travers ses pleurs, non, tu es un ange, et je t'aime bien, va ; mais, mon enfant tu es trop jeune encore pour comprendre la perte que nous avons faite : tu ne t'imagines pas ce que le nom de père signifie. Pauvre petit mignon, fit-elle plus tristement, mets-toi à genoux, et demande au bon petit Jésus de venir nous aider à supporter les douleurs de cette vie.

L'enfant obéit et commença sa prière naïve :

— Bon petit Jésus, dit-il, tu sais que j'ai une bonne petite maman qui m'embrasse fort, fort, et qui me donne toutes sortes de belles choses. Si tu voulais empêcher de couler ces vilaines larmes qui mouillent tout son visage, je te donnerais bien de quoi, et je serais bon, bon garçon...

— Chéri, chéri, s'écria la jeune femme, touchée de la candeur de cet enfant, oui mon ange, fit-elle en la pressant sur son sein, Dieu a été bon de me conserver cet enfant, image vivante de son père.

— O Dieu tout-puissant, je vous remercie de ce que dans ma douleur amère, je retrouve un être, une figure pour me consoler de l'autre, échappé si vite à mes caresses. Je vous remercie de m'avoir laissé cette innocence, qui sera désormais la joie de ma pauvre demeure.

— Cher ange adoré, fit-elle en regardant son enfant, aime toujours le bon petit Jésus, prie-le souvent et les larmes de ta pauvre mère ne couleront plus.

L'enfant, consolé par cette promesse, s'en retourna jouer avec son cheval de bois.

Paul Rondeau, jeune ouvrier de Saint-Benoît, était marié depuis un an à Agnès Duclos, lorsque les troubles de 38 éclatèrent.

Il se trouva, comme bien d'autres, enveloppé dans le mouvement insurrectionnel et partagea les espérances et les déceptions de ses compatriotes.

Son enthousiasme, son intelligence, le firent choisir comme un des chefs des patriotes.

Après bien des escarmouches plus ou moins avantageuses pour nous, nos patriotes trouvèrent enfin Waterloo à Odelltown.

Plusieurs restèrent sur champ, d'autres furent faits prisonniers et le reste chercha son salut au delà de la frontière américaine.

Parmi ceux qui trouvèrent la mort sur le champ de bataille, on crut reconnaître le corps de Paul Rondeau, mais tellement meurtri que l'on ne voulut, sous serment, certifier l'identité. Cependant, l'opinion générale fut que ce cadavre mutilé était celui du jeune patriote ; plusieurs autres qui s'étaient battus à Odelltown, confirmèrent ces dires.

La fatale nouvelle faillit avoir des suites funestes pour Agnès, qui relevait de ses couches ; néanmoins, les bons soins qui lui furent prodigués la rétablirent promptement et, un mois après, la jeune veuve visitait l'endroit où reposaient les restes de son mari bien-aimé. Elle y allait souvent, dans la suite, portant son enfant, en compagnie du curé, vénérable abbé qui avait sympathisé avec les Fils de la Liberté.

Ce respectable vieillard, par ses paroles chaudes et pleines de sagesse, consolait, pour quelque temps, ce cœur brisé par la douleur. Ensuite, un autre tableau ramenait bien souvent un éclair de joie, de bonheur, dans l'âme de cette pauvre femme. Son petit Paul, n'était-il pas un autre lui-même ! A mesure que l'enfant grandissait, la ressemblance s'accroissait d'avantage.

Bien que sa douleur fût toujours vive, la sérénité revenait peu à peu sur ses traits amaigris, son sourire était moins triste, ses yeux, encore rêveurs, brillaient de temps à autre d'une lueur de repos, d'apaisement.

Nous sommes au 24 décembre 1858. L'humble maisonnette de la veuve Rondeau a fait place à une coquette maison blanche, entourée de grands arbres.

Le petit Paul est devenu un grand et beau jeune homme, en train de se faire une belle carrière comme architecte.

La pauvre Agnès a beaucoup vieilli, ses cheveux d'ébène sont devenus presque blancs, et cependant elle n'a encore que quarante ans ; mais son cœur est toujours jeune, vibrant d'amour pour son fils et aussi... pour un être depuis longtemps disparu, mais jamais oublié.

Partout dans le village, on semble avoir oublié les scènes désolantes qui s'y déroulèrent vingt ans auparavant. Les cloches sonnent à toute volée, appelant les fidèles à l'adoration du Messie.

Tous semblent heureux.

Seule, la maison de la veuve Rondeau paraît triste. Agnès est assise devant l'âtre où flambe la bûche traditionnelle, dont les lueurs sanglantes semblent réfléchir une scène de carnage, dans la mémoire trop vivace de la veuve.

A ses côtés, sur un tabouret, Paul est assis, rêveur, les yeux fixés sur cette mère qu'il aime tant. Une grosse larme tombe de ses cils sur sa main, la volonté est aux prises avec la douleur. Il contemple cette femme, qui après vingt années de deuil, ne peut se résoudre à jeter le voile de l'oubli sur les jours néfastes d'un règne de tyrans.

Il admire cette grandeur d'âme, mais déplore cette tristesse profonde.

— Ah ! chère mère, murmure le jeune homme, quand me sera-t-il donné de vous voir heureuse et joyeuse ? Si vous saviez le mal que vous me faites, quand je vois ce visage que j'aime tant se contracter sous la pression de la douleur, vos beaux yeux, où se peignent la bonté et la franchise, se perdre dans l'infini et que j'y vois perler des larmes. Il me semble que je suis la cause de cette grande tristesse, que je ne fais pas assez pour votre bonheur :

Et pourtant, plus je cherche, moins je trouve ; je crois avoir fait tout ce qu'un fils tendre et dévoué puisse faire pour la meilleure des mères.

— Mon cher enfant, répondit Agnès, en passant son

bras autour du cou de son fils, Dieu sait si je suis fière de toi. Chaque jour, je remercie ce grand Maître de m'avoir donné un fils digne de lui. Mon cher Paul, te dire tout l'amour que je ressens pour toi serait impossible ; après Dieu, c'est toi ; ce n'est pas peu dire. Mais, cher ami, tu n'es encore qu'un adolescent qui ne connais que le côté rose de cette vie. Il est des épreuves que Dieu envoie, et parfois, ces épreuves sont rudes, très rudes ; or, la mienne est, une de ces dernières. Oublier, ce serait dire à Dieu de cesser d'exister.

— Mon enfant, tu as fait tout ce qui est humainement possible ; ta mère est contente de toi, fière de son Paul, et elle baisa le jeune homme au front. Chéri, Dieu bénira tes efforts pour rendre ta mère heureuse ; mais pour l'autre chose, la mort seule peut la guérir, et la pauvre femme ne put contenir son cœur. Un flot de larmes monta à ses yeux et tombèrent ardentes sur le visage de son fils qui était demeuré la tête appuyée sur la poitrine de sa noble mère.

Il n'essaya pas de consoler cette douleur, car il savait que le temps seul aurait raison de la tempête.

Après quelques minutes de silence, la veuve s'adressa au jeune homme :

— Lis-moi donc sa lettre, elle peint si bien sa grande âme, c'est comme un baume à ma douleur.

Le jeune homme se dirigea vers un meuble d'où il tira un papier jauni par le temps, et peut-être bien aussi par les larmes.

Paul revint à sa place et commença la lecture de cette lettre.

Chère femme,

A la veille de faire peut-être le dernier coup de feu, mon devoir et mon cœur m'obligent de te faire connaître les sentiments qui agitent mon âme et me font craindre la mort, non pour moi, — car la vie n'appartient pas au soldat, — mais pour toi, chère femme, pour cet enfant que je laisse sans soutien, sans pain.

C'est quand je pense à ce tableau effrayant de la misère entrant dans mon humble demeure que je tremble. Oui, alors j'ai peur, terriblement peur. Mais Dieu, qui prend soin des oiseaux, n'abandonnera pas la veuve et l'orphelin. La Patrie ne laissera pas la faim franchir le seuil de ma porte ; elle aura pitié de la famille de son enfant mort au champ d'honneur.

Oui, chère Agnès, tout est fini pour nous ; seule, la divine Providence peut encore faire des miracles et nous tirer du précipice où nous a conduits notre patriotisme aveugle.

Néanmoins, j'ai la ferme conviction d'avoir agi en homme de bien, en prenant les armes contre des tyrans qui enlevaient notre foi et notre langue. J'espère que ce sang généreux répandu sur le sol canadien sera une rosée bienfaisante qui fera épanouir la fleur de la Liberté.

Avant de terminer ces quelques lignes, je veux te remercier des bontés et des vertus dont tu as fait preuve, le peu de temps qu'a duré notre vie conjugale.

Tous les jours je bénis le Créateur de m'avoir donné une compagne si pure, si bonne. Je lui demande de te bénir, de te soutenir dans la voie du bien, et de te conserver ce cher petit mignon qu'il me faut laisser si jeune, avec, pour tout appui, une bonne mère, mais une faible femme.

Cher ange, que ne m'est-il donné de te voir de t'embrasser, de te presser sur ma poitrine !

Chère Agnès, n'est-ce pas que tu lui parleras souvent de son père ? Tu lui diras sa conduite, en ces circonstances si cruelles, et s'il l'admire, Dieu l'aura approuvée.

Maintenant, chère femme, il me reste à te souhaiter une longue vie, que tu dévoueras au service de notre chérubin. Fais-en un homme de bien, un patriote éclairé qui saura rendre, par ses paroles, plus de services à son pays que son malheureux père n'en a rendus par le sabre.

Adieu donc, chère femme, je t'embrasse de toute mon âme, ainsi que notre cher enfant.

Prends courage et un jour nous serons encore réunis, sinon ici-bas, du moins dans un monde où la justice est égale pour tous.

Encore une fois, adieu, adieu !

Ton mari infortuné,

PAUL RONDEAU.

Eugène Moussier

(La fin au prochain numéro)



AUX ENFANTS

Minuit !...

Réjouissez-vous, mes chers enfants, le voici enfin ce bon papa Santa Claus, avec son abondante moisson de jouets et de cadeaux de toutes sortes. Ah ! il faut le saluer avec respect et reconnaissance car, pour arriver jusqu'à vous, il s'est donné du mal ; il a dû faire des ascensions et des descentes périlleuses, traverser des climats et des pays hostiles, excitant (en maints endroits sur son passage) de nombreuses convoitises chez de petits êtres moins favorisés que vous, et qui, à la vue de son opulent cortège, auraient bien voulu faire main basse sur cette "grosse provision."

Aussi, le bon vieillard a-t-il dû en imposer à sa généreuse nature, pour laisser à ses rapides coursiers leur allure vertigineuse, et ne pas répondre aux signaux de détresse qui lui étaient adressés.

Mais la grande part était réservée à ses petits amis "d'ici," sur le compte desquels il aurait, paraît-il, reçu d'excellents rapports.

Minuit ! dis-je, l'œuvre de la grande distribution commence, et le bon Santa Claus, avec le don d'ubiquité qui lui est propre, se glisse furtivement auprès des berceaux qu'il encombre de ses libéralités.

Souriant de son bon sourire, les petits enfants le voient à travers leur sommeil... et rêvent des joies qui les attendent au réveil !

Dormez, dormez, pauvres petits !... et puissiez-vous ne jamais vous réveiller aux tristes réalités de la vie !... Mal-

heureusement pour vous, le jour de l'An ne sera pas toujours une étape joyeuse, car l'humanité ressemble à ces caravanes qui n'atteignent pour ainsi dire jamais les limites du désert sans un mécompte !

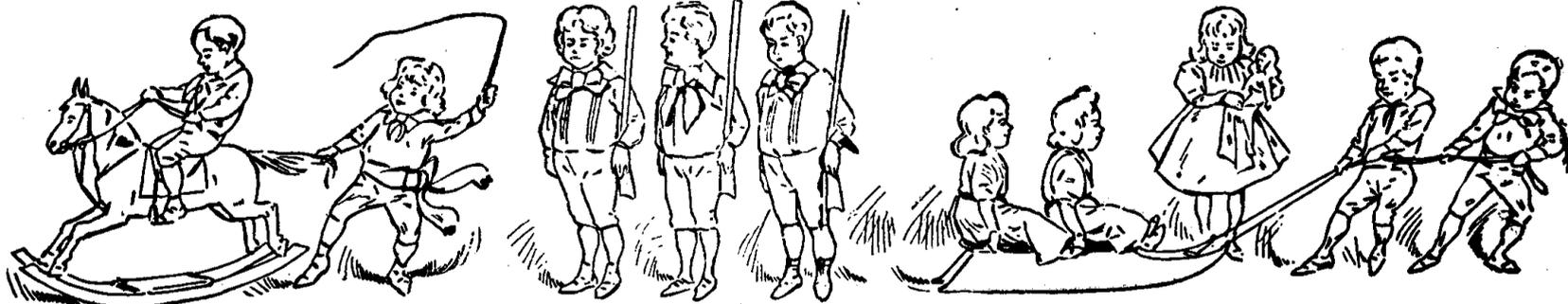
Quoi qu'on en dise, mes jeunes amis, la vie est un désert. Le même souffle qui soulève les sables mouvants de là-bas passera sur vos foyers, et, sous les décombres de votre bonheur, y ensevelira des dépouilles qui vous manqueront !...

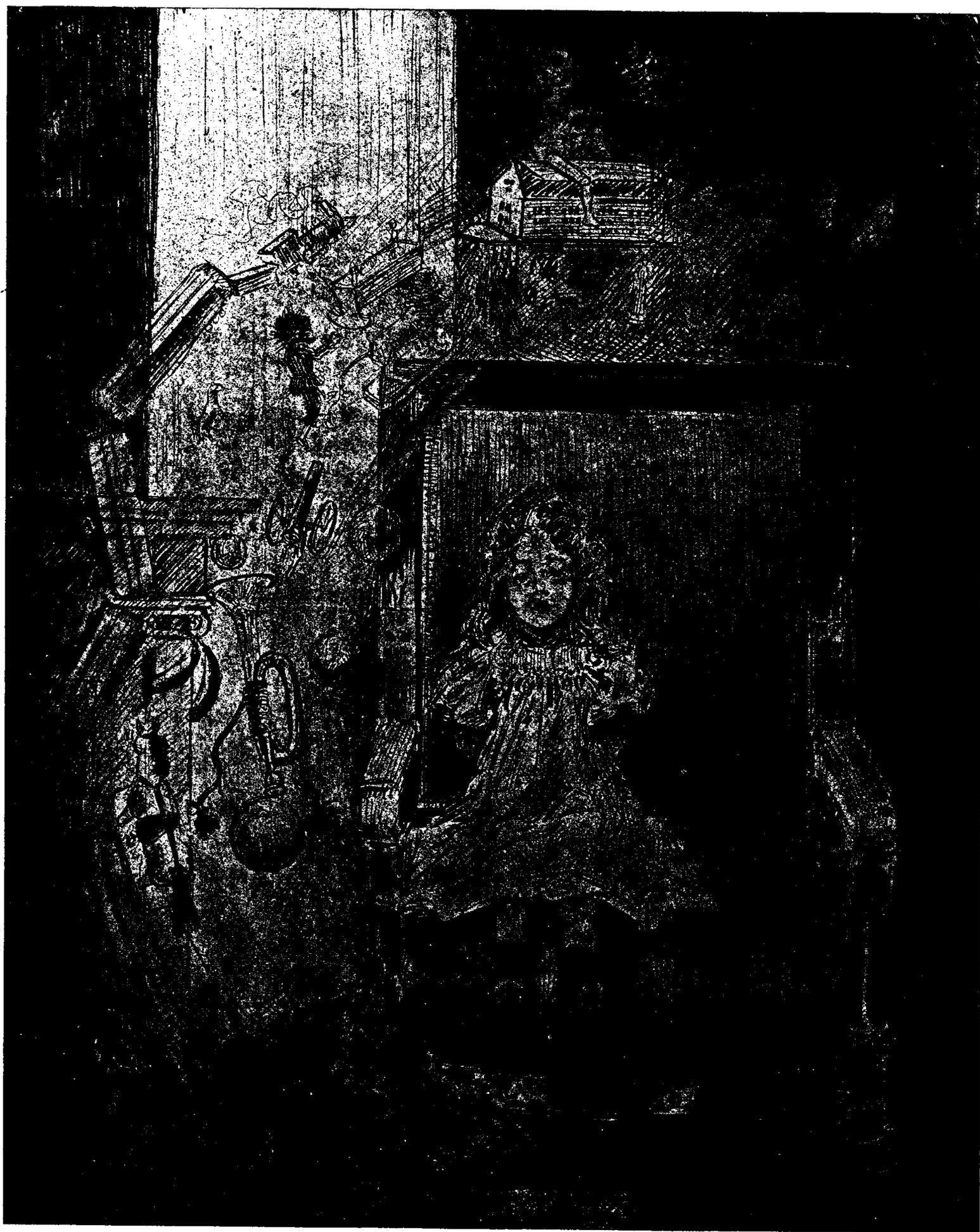
Oh ! pardonnez-moi cette digression, mes enfants ; chez nous qui sommes d'un autre âge, le cœur souvent entraîne l'esprit, comme les vents entraînent le pilote. Et Dieu sait si, sous la violence des maux, nous sommes loin de cette époque où Santa Claus nous apportait le bonheur !

Oui, soyons plutôt tout à vos joies, en ce grand jour de fête O' heureuse phalange !... Loin de nous la pensée d'ajouter une ombre au riant tableau de vos ébats qui se déroulent à nos yeux avec des proportions de charmes égales à celles de notre amour pour vous.

En terminant, mes chers petits amis, laissez-moi vous exprimer nos meilleurs souhaits possibles. Que la sève de toutes les vertus descendent dans vos âmes, afin que Dieu vous bénisse et que le bon Santa Claus vous revienne encore, plus aimable et plus libéral que jamais.

W. L.





LE RÊVE DE BÉBE

Composition et dessin de Edmond-J. Massicotte

LE JOUR DE L'AN

Salut au Jour de l'An, gros garçon qui s'avance
Tout frais et tout rimpant, tout confit d'espérance :
Salut au Jour de l'An !
Pour les plaisirs si vifs de la première Enivrance,
Pour la Vieillesse autant que pour l'Adolescence,
Le bon Dieu fit le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An nous apporte la joie,
Le joujou, le bonbon, et la robe de soie :
Il est si bon, le Jour de l'An !
Il vient souder à neuf le lien des familles,
Et donne des époux parfois aux jeunes filles...
Si galant est le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An, c'est Avril qui bourgeoonne,
Rempli de bons souhaits dont la moisson foisonne :
Si prodigue est le Jour de l'An !
Il donne de l'esprit souventes fois aux bêtes,
Et le vieux Céladon y rêve des conquêtes...
Il est si vert... le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An vient offrir, en échange
D'un bien gentil baiser, à Suzette, une orange :
Il est courtois le Jour de l'An !
Il sait mâter les gens pour un peu de louange,
Et sait faire acquiescer mainte lettre de change,
Tant est adroit le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An est la grande épopée
Où la petite fille installe la poupée,
Charmant cadeau du Jour de l'An !
A ses ajustements elle rive son âme,
C'est son premier enfant, à la petite femme,
Que lui donne le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An, c'est la brillante enseigne
Du fringant boutiqueur rêvant un nouveau règne,
Le greffant sur le Jour de l'An !
C'est le jour favori même du plus avare,
Qui sur ses doigts crochus conjugue : " J'accapare ! "
Est si drôle le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An, c'est le printemps des riches,
L'été des bonnes gens, et c'est l'enfer des chiches :
Est si donnant le Jour de l'An !
C'est des cœurs généreux la plus belle journée ;
Avec si doux entrain recommence l'année !...
Il est si gai, le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An—cette pensée est triste,—
Le reverrai-je encor ?... serai-je sur sa liste
Quand reviendra le jour de l'An ?
Ah ! ma foi ! du présent jouissons sans alarmes,
Espérons que sur nous ne pleureront pas des larmes
Quand reviendra le Jour de l'An.

ALFRED D.

RÊVE DE BÉBÉ !

A mon bien-aimé Emile-Angel.

L'année 1896 s'est éteinte lentement : déjà elle est
oubliée ! On vit avec une rapidité vertigineuse, en
notre fin de XIX^e siècle !

Les événements les plus importants dans la vie des
peuples comme dans l'existence des individus, laissent
à peine une trace dans le souvenir.

Le jour du nouvel an, tout le monde est affairé,
court, va, vient, ne se donne nul repos. Les visages se
composent, les lèvres disent des paroles d'amour, d'a-
mitié, que le cœur indifférent ne ressent pas : ces
vœux préférés par habitude, pour faire comme tout le
monde, jettent un froid sur le cœur aimant.

Si, faisant comme les autres, je vous souhaite une
bonne et sainte année, aimables lectrices, bienveillants
lecteurs, soyez assurés que c'est du plus profond de
mon cœur ! Vous savez que je cache peu mes senti-
ments et que, si je tombe sur des travers, je sais re-
connaître tout de suite que... je les ai tous !

Que sera l'année 1897 qui s'ouvre ?...

Pauvre enfant ! le matin, pleine de joie, de bonheur,
d'amour, tu as dit tout ton petit cœur à tes bien-aimés
parents, scellant d'un brûlant baiser chaque souhait,
chaque désir de ce bon petit cœur !

Et te voici rêveuse, en attendant leur lever. Tu n'as
pas connu encore les lâches défaillances, les cruels
abandons, les tortures de l'âme, les suprêmes désespé-
rances ! Et pourquoi donc, cette rêverie sur ton fron
d'ange, pourquoi ce regard perdu dans l'espace ? (*) Y
découvres-tu de futures tristesses ? Vois-tu ton cœur

brisé, sanglant, torturé par les ronces et les épines du
malheur, de la trahison ? Tous ces jouets qui passent,
figurent-ils tes jours de joie, tes années d'enfance, ton
bonheur perdu ?

Au matin de ta vie, réchauffée à la douce tendresse
d'une mère adorée, tu voyais tout en rose. Mais aussi,
doux ange tombé du ciel, avec quelle sollicitude l'ange
qui veille au berceau, ta mère, écartait de ton chemin
toute pierre pouvant faire trébucher tes premiers pas
dans le monde ; toute épine pouvant enlever un lam-
beau de ta robe d'innocence, robe que tressent les Es-
prits célestes à chaque ange terrestre, fut-il pauvre,
fut-il riche !

Oh ! dis, ma jolie Mimine aimée, tu regardes là-bas,
par delà les espaces, dans ta rêverie que je ne voudrais
pour rien au monde troubler, tu regardes le chemin
étroit et difficile par lequel tu t'achemineras, afin de
rester pure et belle comme tes petits frères du ciel !
Si tu trébuchais, mon ange, songe à ta mère ! La pen-
sée d'une mère ranime, relève, retrempe. Elle est là
encore—la mort eut-elle étendu sa main décharnée sur
cet être divin : notre mère ? On la sent, vois-tu, son
égide nous couvre partout et toujours, sous son regard
on ne craint rien, on ne recule devant rien, on ne s'ar-
rête pour rien, on va droit son chemin.

Quelle sublime mission que celle de la mère ! Quel
puits insondable de tous les amours, que le cœur d'une
mère ! Je lis dans tes beaux yeux, petite Minette, et
dans ta rêverie je le distingue, que tu songes à cet
amour d'une mère adorée. Tu n'avais pas attendu ce
jour de nouvel an pour répéter à celle qui te donna la
vie, toute la félicité que tu veux pour elle : ces vœux
et souhaits sont-ils d'un jour, et faut-il attendre dans
l'évolution du temps, un instant précis où l'on dai-
gnera dire à ses parents : " Je vous aime ! oh ! que
je vous aime !... Que Dieu vous accorde joie et bon-
heur ! qu'il me permette, par ma volonté de vous obéir,
de vous respecter, de vous aimer toujours, qu'il me
permette d'être la première cause de ce bonheur !... "

Oh ! non : dans tes doux yeux perdus dans l'espace,
je vois ta pensée ! A chaque jour, à chaque instant de
ta petite existence, depuis que tu sais bégayer ces
petits mots qui ravissent l'âme de tes parents, tu as
demandé au Bon Dieu de te les garder, de leur donner
la santé, de leur accorder l'honnête aisance qu'il est
permis de demander, que le Bon Dieu veut même que
l'on demande : " donnez nous aujourd'hui notre pain
quotidien ! "

C'est ainsi, mon ange, que l'on doit présenter ses
vœux et souhaits à ceux que l'on aime. Ecoute-moi
bien : le cœur, quoi qu'en disent les savants, n'est pas
une machine que meut l'électricité, et où reviennent
périodiquement les mêmes sentiments. Tu grandiras :
un jour viendra où ton âme sera troublée par les
tressaillements qui sont des douleurs, mais des dou-
leurs caressées, choyées, que l'on appelle au lieu de
les repousser. L'ange des amours pures et chastes
t'effleurera de son aile : ton besoin de te dévouer,
ouvrira des horizons nouveaux à ton regard ravi quoi-
que voilé de larmes—est-ce de bonheur ?... est-ce de
souffrance ?... ce sont, crois-moi, ces deux impressions
opposées !—et, à ton tour, tu contempleras à tes pieds
perdu dans une rêverie indéfinissable, un petit être
que tu auras arraché au ciel pour en faire la joie de ta
maison !

En attendant, ma jolie Minette, reste bonne, douce,
aimante ; reste enfant. Rêve, oh ! rêve aux moyens
de rendre heureux tous ceux qui t'aiment. Sois com-
pâtissante au pauvre, ce préféré de Dieu ; pardonne,
toute petite, à ceux qui te blessent, afin de pouvoir
pardonner quand tu seras grande. Rien ne peut don-
ner une plus grande et plus réelle distinction que la
charité.

A vous, petits enfants qui me lisez, je souhaite un
bon cœur et toutes les vertus qui vous rendent si char-
mants ! A vos parents, je souhaite qu'ils vous élèvent
de façon à ne jamais rougir de vous, à ne jamais souf-
frir par vous !



NUMÉRO-SOUVENIR

Nous avons sous les yeux un exemplaire du Nu-
méro-Souvenir, publié par notre charmante chroni-
queuse, Françoise (Mlle Barry), à l'occasion de Noël
et du jour de l'An.

Ce Souvenir est vraiment joli, et plus durable qu'un
souvenir.

Notre gracieuse et spirituelle... voyons, disons :
collègue, et qu'elle nous pardonne de nous élever à sa
hauteur ; notre spirituelle collègue donc, a réuni en
une magnifique brochure, grand in-folio, une série
d'articles dûs à des plumes féminines, mais combien
aimables, bonnes et douces ! Lady Aberdeen, Mme
Chapleau, notre Françoise, Mme Dandurand, Laure
Conan, etc., etc. Quelle grâce de style, quel cœur
dans ses pages !

Pour flatter l'œil autant que l'esprit, M. Edmond-J.
Massicotte a buriné quelques gravures qui ne déparent
pas le texte.

Nous ne pouvons que recommander la lecture de ce
Numéro-Souvenir ; il devrait figurer sur les tables de
tous les salons du monde élégant et spirituel.

FIRMIN PICARD.

NOS GRAVURES

NOTRE BOUQUET DE FLEURS POUR LE NOUVEL AN

Voyons aimables lectrices, bienveillants lecteurs du
MONDE ILLUSTRÉ, n'est-ce pas un gracieux bouquet
que vous offre votre journal aimé—parce qu'il ne
cherche que le bien de chacun, des petits et des grands,
des riches et des pauvres ?

Quelle jonchée de fleurs !... Plus d'un heureux père,
plus d'une mère ravie y reconnaîtra l'un de ses anges.

C'est pour votre nouvelle année que les photo-
graphes si renommés, MM. Laprés et Lavergne, ont
semé cette corbeille dans notre MONDE, réellement
ILLUSTRÉ par ces jolis amours.

Louis XIV disait, pour ses jardins de Versailles :
" Semez-y de l'enfance ! "

Rien, en effet, n'est plus attrayant que l'enfance,
que j'aprouve de bonheur, dans la famille de l'éminent
magistrat dont je vois un des fils—mon petit Jeanjean
à moi, comme je lui dis !—au bas de la carte de sou-
haits, dans ce bel encadrement noir !

Voulez-vous, vous qui nous lisez, agréer avec nos
meilleurs vœux et souhaits, ce joli " Bouquet de
Fleurs " créé exprès pour vous ?—FIRMIN PICARD.

L'ÉVOLUTION DES ANS

Pauvre année 1896 ! La voilà, vieillie, cassée, usée
par le Temps qui ne respecte rien—rien que l'Eternité !

Nous la voyons gracieuse, l'Année Nouvelle, 1897,
que servent ses suivantes empressées : le Printemps,
l'Été, l'Automne, et l'Hiver qui se cache là-bas, derrière
ses deux sœurs... jusqu'à ce que le Temps, inexorable
dans sa marche que nul ne peut arrêter, l'envoie re-
joindre ses aînées dans la nuit de l'oubli !...

Sera-ce notre sort ?...

Non, si nous avons su aimer, si nous avons ouvert
nos cœurs à ceux qui souffrent.

Oui, si nous ne sommes que de lâches égoïstes, ne
songeant qu'à nous.

Oh ! qu'il est doux d'être charitable !—F. P.

PRÉPARATIFS DU DINER DU NOUVEL AN

Petite enfant ravissante, tu veux aider ta maman ;
et, ce dîner du nouvel an, tu veux que ton cher papa
le savoure, puisque sa Minette adorée y aura mis la
main.

Dans le bras de sa douce mère, est-elle gracieuse,
écrasant... quoi ? C'est un pudding qu'elle prépare :
va-t-il être appétissant ! Vrai, cette petite ménagère
affairée vous fait venir... la pâte à la bouche !

Elle prépare cela et les autres mets, l'oie grasse, tout
pour ses bons parents ; mais à la voir, on la sent
bonne, et elle saura demander, soyez-en sûrs, la
" Part à Dieu " pour le malheureux affamé !

Pétris pour les pauvres, mon bel Ange : le Bon
Dieu te le rendra en bonheur !—F. P.

(*) Voir gravure, page 566.



L'ÉVOLUTION DES ANS.—Bienvenue au nouvel hôte : Le temps éconduit l'ancien



PRÉPARATIFS DU DINER DU NOUVEL AN

LES CLOCHES DE NOEL

*Minuit sonne au beffroi. Dans l'ombre et le silence
La cloche a tressailli, sa grande voix s'élança
De son gosier d'airain, pour redire aux mortels
Que le moment béni, le grand anniversaire,
Dans un suprême élan de piété sincère,
Réunit les chrétiens aux pieds des saints autels.*

*Tels, dans les champs sacrés, les échos sympathiques,
Redisant les accords du plus beau des cantiques,
Transmettaient aux tyrans comme aux persécutés
Le message d'amour apporté par des anges,
Lorsque le genre humain, garotté dans ses langes,
Succombait sous le poids de ses iniquités.*

*Chaque année, à minuit, chez-nous, l'airain sonore
Redit ce chant joyeux qui signala l'aurore
Du jour où l'opprimé put dire avec orgueil ;
" N'endéplaise aux puissants tous les hommes sont frères ;
" On l'oublie iri-bas, mais les lois arbitraires
" Jamais du Paradis ne franchiront le seuil."*

*Avant que le soleil ait chassé la nuit sombre
Quand la foule pensive a regagné dans l'ombre
Le logis où l'attend un joyeux réveillon,
Chacun ébauche un somme embelli d'un beau rêve
Qu'on interrompt parfois ; il jure bien qu'on se lève :
La cloche recommence un joyeux carillon.*

*Cloches, carillonnez, déplacez les atomes,
De l'air et détruisez jusqu'aux moindres symptômes
De surdité morale ou d'assoupissement.
Sonnez, qu'en notre cœur votre voix métallique
Fasse toujours vibrer la fibre catholique,
En rappelant du Christ l'heureux avènement.*

Saint-Henri, décembre, 1896.

E. C.

PETITE POSTE EN FAMILLE

W. L., Montréal. — Votre article vibrant d'émotion sincère mérite une bonne place dans le MONDE ILLUSTRÉ. Il l'aura bientôt.

D. A., Saint-Timothée. — L'essai n'est point mal pensé ni rédigé. Nous publierons en son temps.

A. A., Québec. — Cette prose rimée ne saurait être publiée chez nous. Essayez ailleurs ou donnez-nous autre chose.

E.-J. B., Saint-Boniface. — Cette fois, oui, nous vous reconnaissons. Et le fond et la forme rappellent vos premiers envois. Accepté.

I.-E. R., Québec. — " En forgeant on devient forgeron " : votre persévérance a vaincu les obstacles. Nous pourrions publier joie et tristesse.

Danys, Québec. — Même objection que la fois précédente : soignez beaucoup votre ponctuation, et pour le reste vos travaux deviendront acceptables.

Angeline, Montréal. — Étudiez un traité de prosodie, mademoiselle, pour la facture du vers. Vous semblez avoir la veine poétique. Et puis, au prochain envoi, quand vous versifierez selon toutes les règles de l'art, fournissez-nous un nom responsable.

Marie Aymong, Montréal. — Sans aucune objection, mademoiselle. Cette démarche vous honore et rendra toute sa liberté à l'autre Lisette.

L'HISTOIRE DES SOUHAITS

Nous touchons au 1er janvier, c'est donc le moment de parler des souhaits de bonne année ?

La sincérité en est souvent si fragile que, bien peu de temps après le jour de l'an, ces souhaits qu'on a échangés avec une belle conviction, en apparence, semblent déjà de l'histoire ancienne !

Cependant, il est curieux de voir quelle forme prennent ces souhaits dans les divers pays, et c'est l'objet d'un travail intéressant de M. Paul Sébillot. Il s'est livré, sur ce sujet, à une enquête piquante, réunissant ainsi les matériaux d'une sorte d'histoire du jour de l'an.

Dans certaines contrées, on demeure fidèle à de vieilles formules, dont quelques-unes font allusion à de très antiques coutumes perdues.

C'est ainsi que, en Basse-Bretagne, nombre de

paysans prononcent gravement, le matin du jour de l'an, cette phrase dont le sens est obscur aussi bien pour eux que pour ceux à qui ils l'adressent :

" Beaucoup de baisers, avec beaucoup de cailloux dans la poche ! "

Franche et vraiment cordiale est la formule des habitants de Plouguerneau, qui se disent en breton :

Bloavez mad d'ho lod
Ha trégez, di logod.

Ce qui se traduit ainsi : " Bonne année, tout ce qui est votre, et dans le ménage, point de soucis ! "

Dans le pays de Cleder, toujours en Bretagne, il est de règle de se saluer, au début de la nouvelle année, de cette façon :

Je vous souhaite une bonne année,
Vaches, chevaux et cochons,
Etoupes et lin,
Et le paradis à la fin !

Ailleurs, les enfants parcourent les maisons, s'arrêtent à toutes les portes, et disent :

Je vous souhaite une bonne année couleur de rose !
Fouillez dans votre poche et me donnez quéqu'chose !

Les Normands, plus gais, ont une plaisanterie coutumière pour cette date ; un peu sceptiques sur la valeur des souhaits, ils disent en riant :

Je vous souhaite la bonne année,
La teigne et la diarrhée !

Ce vœu railleur n'est là, d'ailleurs, que pour l'assonance, sans autre malice.

Presque partout, l'ironie se retrouve au poste, et les souhaits empruntent une forme joviale.

En Beauce, on dit communément, même en s'embrassant sincèrement :

Je vous souhaite une bonne année de pain tendre :
Que la mie vous étouffe et que la croûte vous étrangle !

Dans le Nord, on répète volontiers, par manière de dicton, ces sortes de vers primitifs en patois wallon :

Eun' bonne année !
Eun' parfaite santé !
Mettez vo main din vo saclet (sac) :
Vous verrez chin qu'vous m'donnerez !

Sous une autre forme, c'est la même idée qu'exprime le souhait populaire, en Auvergne :

Bon zour, bon on !
Les estrennes vi demandons !

ou bien encore :

" Je vous souhaite un plein sac d'écus ; fouillez dans votre poche et donnez m'en un cent. "

En Belgique flamande, les enfants se présentent devant les portes et chantent un petit couplet qui commence par ces mots assez incohérents :

" Nouvelle petite année bien douce... La pose à quatre pattes... Quatre pattes et une queue... "

Après quoi, ils se nomment, rappellent leurs parents, se recommandent de leurs connaissances, pour obtenir un menu cadeau.

Les souhaits anglais sont tout positifs ; ainsi, M. Sébillot a noté cette formule, à Cleveland :

" Je vous souhaite une bonne année, un garde-manger plein de bœuf rôti, et un tonneau plein de bière ! "

Les garçons crient ce souhait à travers le trou de la serrure de leurs voisins, le matin du nouvel an.

Une chanson qui date de plusieurs siècles s'est aussi conservée, dans certaines régions de l'Angleterre ; la voici :



L'HEURE DU COUCHER

“ Bon souhait à notre ville.—La coupe est blanche et la bière brune !—La coupe est faite en bois de frêne !—Et la bière est faite de bon orge !—Je vous souhaite à tous une bonne année ! ”

Elle est répétée consciencieusement par les enfants, qui ne se doutent pas de son antiquité et qui s'en servent encore pour faire appel à la générosité de ceux qui donnent des étrennes.

Au fond, tout se résume par cela : le souhait exprimé attend sa récompense. Tout se paye, même les vœux que l'on forme pour le bonheur d'autrui !

L'HEURE DU COUCHER

(Voir gravure)

—Allons, petite sœur, le marchand de sable vient de passer. Il faut se mettre au lit, mais, d'abord, faisons notre prière.

Ainsi ordonne l'aînée, avec son autorité de petite maman. Le logis est pauvre, le père n'est plus là et la mère, pour donner la becquée à sa couvée, doit veiller bien tard. C'est la sœur aînée qui la remplace au foyer désert. Elle exécute la consigne reçue, avec ponctualité : le lit à l'heure dite, mais auparavant, la prière.

Le marchand de sable a hâté aujourd'hui son passage coutumier car la petite est déjà assoupie. Docile, elle se réveille cependant et s'agenouille. Les paroles viennent confuses sur les lèvres balbutiantes, avec d'étranges lacunes :

—Répète après moi, dit la sœur, et je te déshabillerai bien vite. Alors tu feras de beaux rêves, et tu verras les anges t'apporter des joujoux tout dorés, et des bonbons de toutes couleurs, comme on en donne aux enfants riches. Mais il faut faire ta prière, sinon le bon Dieu serait mécontent et n'enverrait pas ses anges.

Cette alléchante promesse ne peut chasser le sommeil envahisseur. Peut-être l'enfant préférerait-elle que la visite et les cadeaux annoncés se présentassent sous une forme plus tangible. Maintenant, c'est fini : la voilà partie pour le mystérieux pays des songes. La respiration se fait plus lente et plus profonde ; les yeux se ferment définitivement : elle s'affaisse. Elle dormirait là, de ce bon sommeil de l'enfance, si la grande sœur ne la déshabillait bien doucement, mais en maugréant un : Petite désobéissante ! pour sauvegarder le principe d'autorité entamé. Le bon Dieu se passera de prière pour ce soir, mais c'est un père rempli d'indulgence que le bon Dieu des petits enfants !...

PROPOS DU DOCTEU

VOULEZ-VOUS AVOIR DE BELLES MAINS

Des mains fines, blanches, aux chairs lisses et potelées, à la peau douce et satinée ? Cela est très facile : ne vous en servez pas. Vous le voyez, mon conseil est simple et facile à suivre. Ayez des rentes ! !—Supposons maintenant que, pour un motif ou un autre, vous ne puissiez pas ou vous ne vouliez pas suivre ce conseil si sage que je vous octroie, et que vous vous obstiniez à manier l'aiguille, les ciseaux, les outils, quels qu'ils soient, à vaquer aux soins du ménage : comment vous y prendrez-vous pour ne pas vous abîmer les mains ?—Je vais vous le dire, ô plébiennes, mes sœurs.

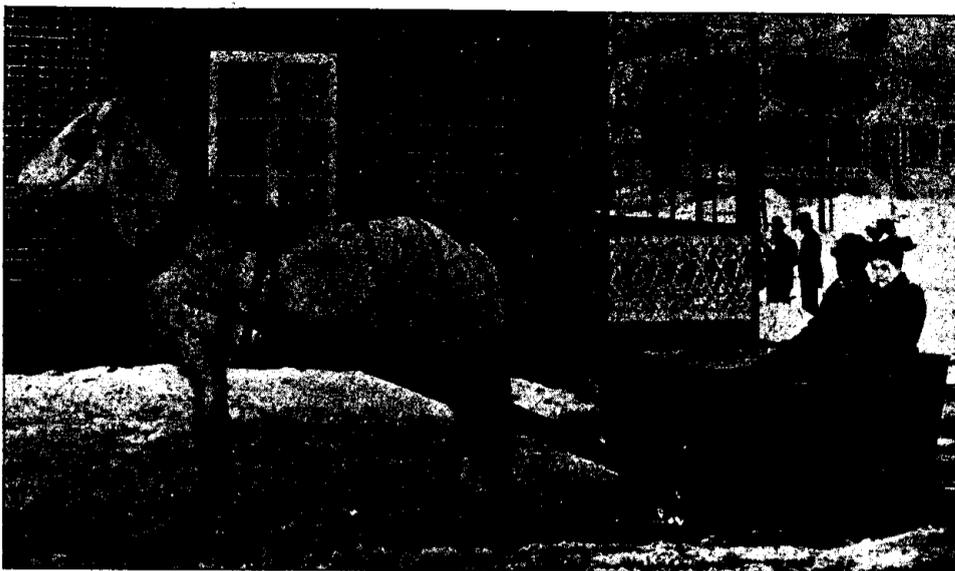
Ne vous les lavez pas trop souvent, et séchez-les bien avant de les exposer à l'air. Craignez les savons de mauvaise qualité.

Mettez de vieux gants très larges pour les soins du ménage. Dans la rue, soyez gantées.

Ne vous approchez pas trop du feu. Pour vous laver, mettez quelques gouttes de glycérine dans votre eau de toilette. Si vous avez de la tendance à avoir la peau rugueuse, ajoutez encore une pincée de bicarbonate de soude à votre eau.

Dans la journée, je vous permets (qu'il est bon, ce docteur !) de vous les frotter avec un morceau de citron.

Si votre profession vous oblige à vous mouiller sou-



L'AMOUR DANS LE NORD

vent les mains, enduisez-les d'un corps gras, tel que beurre de cacao.

La nuit, mettez des gants, après avoir étalé sur ces menottes une légère couche de glycérine d'amidon ou de beurre de cacao ; ceci fait, dormez bien... Bonsoir.

DR AMBO.

THÉÂTRES

The New-York Stars, tel est le titre du vaudeville qui est joué cette semaine au Théâtre Royal. Malgré le titre de la pièce la troupe est composée de célébrités européennes et américaines. Parmi celles-ci citons Conway et Leland, acrobates célèbres, Mlle Ani, une merveille, Frank D. Bryan, Giguère et Boyer, John Ward, George Murphy et Bonnie Lottie, danseurs et chanteurs, et une foule d'autres dont le public apprécie les remarquables talents.

La direction du Théâtre Français a choisi le célèbre drame *Fate* de Bartley Campbell comme son attraction cette semaine. Cette pièce n'a jamais été jouée à des prix populaires et nul doute qu'elle attirera des foules à chaque représentation. L'action de la pièce se passe à New-York et à Québec et chaque personnage est bien saisi et dessiné. En tête du programme de vaudeville figurent Hilda Thomas, comédienne, et Frank Barry, artiste musicien. On se rappelle que Mlle Thomas a paru il y a quelques années, et qu'elle occupait le principal rôle dans la production anglaise de *Faust-up-to-date*. Elle a dernièrement abandonné le burlesque pour adopter le vaudeville. Elle donne de superbes imitations d'artistes célèbres. Le jeune John McKeever, l'un des plus jeunes acteurs américains a été engagé pour remplir le rôle du jeune Lord.

LA MODE MODESTE

Rien n'égaie et n'embellit un appartement comme les plantes vertes ; mais, pour les rendre plus élégantes encore, il est bon de les décorer d'un joli nœud de ruban bien fourni.

La qualité du ruban importe peu, c'est sa fraîcheur et la gracieuseté du nœud qui font tout.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPHE

Avec cinq pieds je suis un fruit,
Avec deux métal qui reluit,
Avec trois un bien pauvre sire,
Avec quatre, oh ! c'est encor pire.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 660

Enigme.—La lettre A.

Ont deviné : Mlle Chayer, Joseph Drolet, Montréal ; Mlle Emélie Hupé, Sorel ; J.-O. Laverdure, Ottawa ; Mlle C. Bérubé, S. Langlois, Québec ; E.-D. Huet, Saint-Jean.

UNE PARFAITE COMPRÉHENSION

Le *Baume Rhumal* doit ses succès à une parfaite compréhension au mal qu'il doit guérir. Des propriétés balsamiques adoucissantes et antiseptiques combinées en font le meilleur remède pour tous ceux qui toussent. Plus tôt il est pris plus rapide et plus parfaite est la guérison. Tous ceux qui en ont fait usage s'en sont bien trouvés. Demandez-le à votre pharmacien au moindre rhume ; il ne vous ruinera pas car son prix est de 25c la bouteille, partout.

GRAVURE-DEVINETTE



Cherchez le chien de la bergère.

ILS SONT D'ACCORD

Rien de plus agréable pour le traitement de la grippe, du rhume, de la bronchite, que le *Baume Rhumal*. Malades et médecins sont d'accord sur ce point. Agréable à prendre, ne fatiguant pas l'estomac, actif et énergique dans son action, ne nécessitant pas un régime spécial, c'est le spécifique par excellence contre toutes les affections de la gorge et des poumons. Seulement 25c les 16 doses.

La *Revue des Revues* du 15 décembre 1896 contient : La physionomie nerveuse des femmes artistes (4 gravures), Enrico Ferri ; L'arbitrage international à la conférence interparlementaire, L. E. Serre ; La photographie excentrique (16 gravures), G. Brunel ; Les merveilles de l'art industriel (8 gravures) ; Le mystère des pyramides (11 gravures), A. Darsac ; L'humour et la mystification chez les Chinois, E.-H. Parker ; Paggio poète (1 portrait), R.-P. di Calboli ; George Sand intime (lettres inédites) ; La poésie brésilienne ; La jeune Norvège littéraire, R.-C. Boer ; Analyse des revues ; Dernières inventions et découvertes ; Caricatures politiques (12 gravures).

Paris, 32, rue de Verneuil.—France, 14 frs. Union postale, 18 fr. par an.—Numéro spécimen sur demande

ON PEUT LE RECOMMANDER

On peut sans craindre recommander à tous ceux qui toussent, le *Baume Rhumal* comme étant le spécifique le plus efficace contre les maladies de poitrine. On en prend à tous les âges et avec succès. Le célèbre remède n'a que des succès à son actif. En vente partout, 25c.

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Un bruit soudain dans le bois, le bond d'une bête effrayée peut être, le rappela au sentiment du danger qu'il courait, et il s'élança dans le fourré ; une branche d'épine accrocha sa veste, en arracha un lambeau, et Cervier continua à se frayer un chemin à travers les broussailles formant un labyrinthe inextricable pour tout autre que pour lui.

—Pif ! paf !

C'étaient les deux coups de fusil de Cervier que les Tziganes avaient entendus de leur campement.

III

EN PLEINE POITRINE

Dans la salle basse, emplie d'une buée épaisse, une femme d'environ trente-cinq ans allait et venait, d'une chaudière remplie de lessive bouillante au grand cuvier de sapin rempli de linge savonné. Une saine odeur se dégageait de l'eau rousse, dans laquelle avait bouilli la cendre de hêtre, mêlée aux racines d'iris prises dans le jardin. La femme, de taille moyenne, robuste et belle de la beauté particulière aux paysannes, faite de lignes fières et de membres robustes, réalisait le type complet de la compagne du travailleur. L'expression de sa physionomie était sereine, en dépit du labeur quotidien et des inquiétudes qui ne pouvaient manquer de traverser son cœur et sa pensée. De temps à autre elle interrompait sa besogne, quittait la chaudière dans laquelle elle puisait sa lessive brûlante, et, s'approchant de la fenêtre, elle essayait de percer du regard l'obscurité de la nuit. Des rafales de vent passaient dans les branches avec des bruits sinistres, on eût dit que la forêt tout entière craquait. C'était un gémissement continu, traversé par des hurlements terribles. Alors la porte criait sur ses gonds, la fenêtre grinçait, et la bise sifflante passait à travers les ais du logis, agitant les rideaux de la croisée et le lambrquin sergé de la cheminée antique.

La femme fris-onnait, murmurant : Quelle nuit ! d'une voix troublée ; puis, afin de se reconforter l'âme, elle se dirigeait vers l'angle le plus reculé de la salle, et s'approchait de trois berceaux dans lesquels dormaient six jeunes enfants d'âges divers, mais dont le dernier ne marchait pas encore. Elle regardait, avec l'expression d'une tendresse ardente, ces innocents étalant leurs têtes brunes ou blondes et leurs membres potelés, dans l'abandon du sommeil. Les cheveux de l'un couvraient l'oreiller de leurs boucles luisantes ; l'autre se faisait une couronne de son bras blanc ; deux jumeaux confondaient leurs mains enlacées. Avec des précautions infinies, la mère bordait les lits, redressait les couvertures écartées par des doigts mutins, ramenait un drap chiffonné, et s'oubliait dans la contemplation des chers petits tenant à toutes les fibres de son être. Elle oubliait que depuis l'aube elle était debout, poursuivant sa tâche avec un calme courage, sans hâte, sans brusquerie. A côté, dans les deux cabinets voisins, dormaient les autres : trois garçons déjà grands, une fillette capable d'aider à la besogne quotidienne.

Dix ! Elle avait dix enfants ! Et dans le village, on avait oublié son nom de Catherine, pour l'appeler : la mère Pélican.

Elle riait, et trouvait un éloge dans ce sobriquet naïf. N'était-elle pas prête, à toute heure, à donner, comme l'oiseau, sa vie et son sang à sa couvée ? . . .

Rafrâchie, reposée par la contemplation des berceaux, elle reprenait, dans la salle emplie d'une atmosphère humide et chaude, son va-et-vient régulier. La lessive parfumée, traversant la couche de linge, coulait lentement dans le baquet, tamisée par un tampon de paille. Quand la paille serait cuite et tomberait en poussière, la lessive serait terminée. Toutes les lavandières savent cela.

Cependant, un tel fracas de branches se fit dans le bois et la rafale d'hiver lui arracha des gémissements si plaintifs, que Catherine s'arrêta, les mains aux hanches avec un geste de lassitude et d'angoisse :

—Quelle nuit ! répéta-t-elle.

Ses yeux se fixèrent sur la vieille horloge, battant son tic-tac dans une gaine de chêne ramagée de dessins en creux.

—Onze heures ! et Jean ne revient pas !

Elle s'assit sur la pierre du foyer, brisée tout d'un coup par une subite fatigue. Les clartés rouges de la braise pailletaient les meubles luisants, ouvragés, l'armoire à fleurs, la huche, la table lourde sur ses pieds torts ; le vaisselier, à travers les barreaux duquel brillaient les couleurs vives des assiettes et des pichets, tout un luxe campagnard, sain au regard comme à l'âme.

Elle oubliait en ce moment les enfants endormis, le travail presque achevé, pour songer à son mari.

Jean était parti après le dîner de midi afin de faire une grande tournée. Jamais elle ne le voyait s'éloigner du logis sans une vague appréhension. Rude métier, en effet, que celui de garde-chasse ! Ce ne sont point les loups que l'on redoute, ni le boudoir des sangliers, mais l'ennemi perpétuellement en éveil, invisible, tapi dans le fourré, guettant derrière les troncs d'arbres, étendu sous les amas de feuilles, dissimulé par les broussailles ; celui qui épie, la main sur le chien de son fusil, voyant un ennemi dans quiconque prétend faire respecter la propriété d'autrui : le braconnier.

Et ils ne manquaient pas, dans toute cette grande forêt descendant de la côte abrupte à la Marne. Résolus, prêts à tout, ayant toujours bu assez d'eau-de-vie pour se donner une excitation dangereuse, ils avaient tant de fois menacé Jean Tournil, que tout autre que lui eût tremblé en s'aventurant dans le bois, à la recherche des tendeurs de collets et des chasseurs de chevrils.

Mais Jean Tournil, le mari de Catherine, allait droit son chemin, remplissant son devoir avec une ponctualité régulière ; dressant des procès-verbaux chaque fois qu'il constatait un délit ; ne faiblissant jamais, aussi résolu à faire respecter le droit que les braconniers à le dédaigner.

Il savait que plus d'un gars avait juré de lui faire un mauvais parti, et en particulier Loup-Cervier.

Il pouvait être visé dans l'ombre par des braconniers récidivistes qui lui devaient leurs diverses condamnations en police correctionnelle. Et, pourtant, chaque soir, sous la pluie, le vent et la neige, il recommençait ses courses.

Catherine ne s'accoutumait point à ces absences nocturnes. On eût dit qu'elle s'alarmait davantage au lieu de se rassurer. Dans les premiers temps de son mariage, elle ne se doutait point des dangers courus par son mari. Maintenant, elle comptait les haines amassées, les sourdes rancunes, les colères fiévreuses. Elle se demandait chaque soir si ce ne serait point dans l'ombre d'un bouquet de bois que Claude l'Écureuil atteindrait son mari, ou que Cervier " réglerait son compte." Son cœur se serrait, elle suivait machinalement les aiguilles de l'horloge, dont les battements paraissaient répondre aux palpitations de son cœur. Catherine éprouvait alors un soulagement, si le soupir d'un de ses enfants l'appelait. La tendresse maternelle lui faisait un moment oublier son angoisse d'épouse.

Puis, tout à coup, elle entendait un pas rapide, ou bien un sifflement joyeux se faisait entendre au loin ; c'était le maître, le mari, le père. Elle ouvrait la porte toute grande, respirait largement, et fixait ses grands yeux rayonnants de tendresse sur le garde-chasse. Lui la prenait dans ses bras avec un mouvement de joie subite. Il portait son fusil dans un coin, défaisait ses guêtres, avalait un verre de vin, et pendant un moment, penché sur le feu flambant, il savourait la joie de se retrouver chez lui, près de la vaillante femme qui depuis dix-sept ans, partageait sa vie, de la mère qui groupait autour de lui une famille dont il était fier.

Il n'éveillait point les petits, à cette heure-là. Mais lentement, en levant les pieds pour marcher sans bruit, il se penchait sur les berceaux, souriant, silencieux, ému ; et le baiser qu'il donnait à sa femme, avant de tomber dans un lourd sommeil, renfermait toutes les tendresses que sa bouche fut restée inhabile à exprimer.

Et Catherine se sentait l'âme inondée de félicité. Elle possédait, l'humble femme, tout ce qui constitue la part de bonheur des créatures humaines : un foyer chaud de tendresses légitimes, une vie de labeur dont chacun lui causait une satisfaction. Car, dans tout le pays, il n'était point de femme plus occupée que Catherine. Les filles aînées aidaient, il est vrai, au ménage ; mais il fallait préparer les repas, cultiver le jardin fournissant les légumes de la maison, raccommoder le linge, le blanchir, le repasser. Encore, s'il lui restait un peu de temps, la voyait-on piquer des corsets, afin d'ajouter aux ressources de la couvée.

Elles étaient minces : Jean gagnait douze cents francs par an. Il avait le droit, il est vrai, de tirer, de temps à autre, un lapin, voir un lièvre, mais il en abusait d'autant moins que le propriétaire du bois dont la garde lui était confiée ne demeurait point dans le pays.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRÉSOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

Immédiatement, ils se mirent à la recherche de la grotte indiquée sur la petite carte, et la trouvèrent assez difficilement. Des broussailles croissaient à son entrée et la masquaient. C'était une fissure large au plus assez pour livrer passage à un homme se courbant, mais l'intérieur était spacieux.

Les quatre hommes allumèrent un feu et, tout en prenant le repas du soir, se reposèrent autour de ce foyer bienfaisant.

Puis, Joseph et Pierre firent une inspection de leur asile, tandis que le Renard et l'Écureuil roulaient de grosses pierres qu'ils descendaient des parois de la grotte pour en boucher l'entrée et en fermer l'accès aux animaux féroces.

Pierre compta quinze pas de longueur, et Joseph traversa la grotte dans sa plus grande largeur, en mesurant six pas.

Il ne paraissait pas y avoir d'issue autre que celle qui leur avait permis d'entrer en ce lieu. Pierre, élevant alors au-dessus de sa tête une branche résineuse de sapin en guise de torche, la promena tout autour de la caverne.

Au centre, à droite de l'entrée, il vit qu'il existait une cavité.

—Ce serait là une bonne cachette pour le précieux métal jaune que nous cherchons, dit Pierre à Joseph, si ce trou est assez profond.

—Quoi ! si ce trou est assez profond ? demanda Joseph. On dirait, à t'entendre, que tu crois que nous allons manœuvrer l'or à pleines mains.

—Je n'en demande pas autant que cela. Voici ce que j'ai voulu dire : Si un hasard dévoilait cette retraite à d'autres que nous, ce creux pourrait-il nous servir de récipient ou de cassette aurifère sans révéler facilement la richesse de son contenu ?

—Oh ! c'est différent !... Eh ! assurons-nous en !... Je vais te hisser et, à ton tour, de là-haut tu m'aideras en me tendant la main pour m'attirer vers toi. Allons ! une, deux, trois ! Y es-tu ?

Et joignant le geste à la parole, Joseph faisait un étrier de ses deux mains jointes, dans lequel son ami avait posé le pied droit en s'élevant aussi haut que possible.

—Tiens ferme ! dit Pierre, j'y suis !

Puis se penchant sur le bord du trou il tendit la main à Joseph.

—A ton tour, dit-il.

De la Vérendrye se donnant un élan, et prenant la main offerte, arriva facilement au but.

La cavité qu'ils venaient d'atteindre semblait profonde. Ils firent quelques pas, croyant toucher le fond, mais rien ne les arrêta. Ils continuèrent à marcher, et s'enfoncèrent plus avant dans le sein de la montagne ; le creux devenait boyau ou couloir, et paraissait bien long.

Ce que voyant, les deux Canadiens rebroussèrent chemin, et vinrent sauter dans la caverne près des Yhatchélinis effrayés, qui croyaient leurs maîtres perdus, dévorés par les mauvais manitous de la montagne.

Joseph les rassura immédiatement et leur fit part de sa découverte.

Comme ils étaient bien épuisés par la fatigue, ils attendirent au lendemain pour explorer leur nouvelle demeure.

Le jour suivant les quatre personnages que nous avons sous les yeux, furent vite sur pieds. Après un bon déjeuner, ils se mirent en campagne.

Sortant de la grotte, de la Vérendrye grimpa au sommet de la Pipe pour reconnaître le pays. Il en descendit bientôt, et dit à Pierre :

—A un mille d'ici sont les Jumelles. C'est à l'extrémité ouest de la plus rapprochée de nous que l'on a trouvé l'énorme morceau d'or enterré ensuite près de cette grotte. Allons voir si ce terrain aurifère est aussi riche qu'on l'a fait entendre.

Les chercheurs d'or avaient apporté du fort deux pics et deux pelles, dont ils se servirent pour creuser et travailler la terre, et en extraire le métal précieux qu'elle recélait.

Ils piochèrent dru, tout ce jour, le suivant, et le surlendemain sans rencontrer la plus petite parcelle d'or.

Non découragés, ils continuèrent bravement deux jours encore. Hélas ! sans plus de succès !

Cinq jours d'un rude labeur s'étaient écoulés sans aucun résultat appréciable. Cinq jours en ne comptant pas la journée employée à voyager du fort La Jonquière à la montagne la Pipe ! En tout, presque une semaine, et ils n'étaient pas plus avancés.

Trois fois vingt-quatre heures à demeurer encore en cet endroit, et puis il faudrait retourner au fort, car Joseph ne voulait pas prolonger son absence au-delà du terme fixé au sergent qu'il avait laissé en charge là-bas.

A la fin de la sixième journée, en prenant le repas du soir, Pierre dit :

—Joseph, si tu veux m'en croire, nous fouillerons le sol demain entre la source et notre caverne. Je veux savoir si le gros morceau d'or existe réellement.

—C'est bien ; nous chercherons demain.

—Vois-tu, nous avons gardé cette affaire-là pour la dernière, pour la bonne-bouche ; et qui sait ? il n'y a peut-être rien !

—S'il en était ainsi nous ne passerions pas un quart d'heure ici.

—Crois-tu que le vieux Mandane ait pu nous tromper à ce point ?

—Non. Mais à demain, et ne nous décourageons pas trop vite.

—Dis donc, reprit Pierre, quand il eut fini de manger, si nous continuons notre examen du couloir ? et il indiquait la cavité béante au-dessus de leurs têtes.

—Tu as raison : cela nous distraira.

Après le souper, Pierre, Joseph, le Renard, et l'Écureuil, bien armés et munis de torches s'aventurèrent dans le boyau découvert le premier soir de leur arrivée dans la grotte.

Ils marchèrent pendant environ une heure, tantôt montant, tantôt descendant dans l'étroit chemin. Enfin, ils arrivèrent dans une petite grotte, sans issue.

En rebroussant chemin Joseph parla :

—Si le magot existe, et qu'il soit enfoui entre la caverne et la source, nous pourrions l'apporter dans cette seconde grotte que nous venons de découvrir.

—Une idée ! exclama Pierre. J'y songe tout à coup. Sais-tu ? notre grande caverne, c'est le fourneau de la Pipe, et...

—Et nous venons d'en parcourir le tuyau, interrompit Joseph.

—C'est ça !

—Eh bien ! c'est toujours bon à savoir !

Le lendemain matin, armés de leurs pics et de leurs pelles, les quatre hommes attaquèrent le sol avec ardeur, à mi-chemin entre la source et la grotte. A un pied de profondeur, Pierre, au bout de son pic, rencontra un corps dur.

Emu, tremblant à la pensée que ce pouvait être l'énorme pépite enfouie par l'auteur des petites cartes, il s'arrêta, mais le son rendu au contact de l'outil et de la substance inconnue n'était pas celui de l'acier frappant sur le métal.

Maitrisant son émotion, il continua son travail et mit bientôt à jour une masse informe et noirâtre. Il promena la pointe de son pic dessus. C'était mou comme la laine. C'était un morceau d'étoffe brune qui se déchira, pourri par l'humidité du sol.

En ce moment, un rayon de soleil, glissant jusque dans le trou fait par Pierre, éclaira cette masse sombre, et, frappant sur la déchirure de l'étoffe, produisit un éclair fauve.

Plus de doute : il avait sous les yeux la pépite de la victime de l'Œil Croche.

Mais elle pesait beaucoup, et il dut employer ses deux mains et faire appel à un bon coup de jarret et de reins pour la jeter hors de son lit.

—Euréka ! cria-t-il gaiement.

Joseph, qui travaillait un peu plus loin, accourut.

La dépouillant de son enveloppe pourrie, ils la contemplèrent avec une joie suffocante, délirante.

Quel joli caillou ! murmurait de Noyelles.

Mentalement Joseph supputait le nombre de pièces d'or que cette masse leur rapporterait.

Apparemment que ce calcul lui plut, car il eut un sourire satisfait.

Puis, ils transportèrent l'or dans la caverne, et prenant le couloir ou le tuyau de la Pipe, comme disait Joseph, il le portèrent à la deuxième grotte.

Encouragés par cette riche trouvaille ils retournèrent aux Jumelles, mais après y avoir travaillé deux autres journées sans succès, ils se décidèrent à abandonner leurs recherches pour le présent et à retourner au fort.

Ayant pris un court repos, ils partirent aux premières heures du jour, en masquant soigneusement l'ouverture de la caverne.

Ils retournaient d'une allure moins rapide qu'il n'étaient venus.

On aurait dit qu'ils quittaient à regret leur trésor, quoiqu'ils dussent revenir bientôt.

Si les deux Canadiens eussent possédé un chronomètre, ils auraient pu voir qu'il était onze heures du soir lorsqu'ils atteignirent le village des Yhatchélinis.

Les chiens des Yhatchélinis reconnaissant le Renard et l'Écureuil ne jappèrent pas au passage de ces derniers, ni de Joseph et de Pierre.

Au moment où ils passaient près du ouigouam du Corbeau, un chant doux et triste se fit entendre.

Pierre et Joseph s'arrêtèrent stupéfaits.

La voix qui s'exhalait ainsi plaintive et navrée n'appartenait pas à la race des Yhatchélinis, ni à celle d'aucun peau-rouge. La personne qui chantait s'exprimait en espagnol. C'est ce qu'ils pensèrent.

Puis, subitement, le chant fit place aux sanglots.

De Noyelles se penchant à l'oreille de son ami dit tout bas :

—Tu viens d'entendre cette voix ! Que penses-tu de ceci ?

—Chut ! souffla Joseph. Ecoute, et sois immobile !

Une autre voix, rauque et gutturale, mais qui s'efforçait d'être moins dure—celle du Corbeau ou de son fils probablement—se fit entendre. Puis elle se tut, mais reprit au bout d'un instant, ayant évidemment attendu une réponse qui n'était pas venue. Cette fois, la voix du Yhatchélini était plus rude.

L'Écureuil et le Renard, aux côtés des deux amis, tremblaient, et ces derniers s'en aperçurent.

—Qu'y a-t-il ? demanda à voix basse le commandant canadien au Renard.

—Œil-de-Faucon, le fils du grand chef, mauvais sauvage, parle à l'esclave blanche... mais... pst !—fit-il soudainement. Chef blanc, fais le mort !

Cette admonition était prononcée à propos.

Le fils du Corbeau sortait du ouigouam de son père ; il fit quelques pas dans les ténèbres, dans la direction du petit groupe silencieux.

Il s'arrêta et modula doucement le cri de la chouette. Presqu'aussitôt un autre cri semblable répondit à courte distance.

Et les quatre hommes, immobiles comme des statues, protégés par l'obscurité, entendirent peu après le colloque suivant entre les sauvages, qui s'étaient rapprochés.

—Est ce toi, l'Épervier ? interrogeait une voix.

—Oui, chef, répondait l'Épervier.

—Les jeunes braves sont-ils tous au rendez-vous ?

—Oui. On n'attend plus que toi. Je venais t'avertir que tout est prêt, quand j'ai perçu ton signal.

—C'est bien ! Les jeunes guerriers Yhatchélinis vont bien s'amuser cette nuit, et Œil-de-Faucon sera vengé.

—Malheur aux visages-pâles !

—Allons au rendez-vous retrouver nos amis ; pressons-nous, l'heure va sonner pour l'assaut du grand ouigouam des blancs.

Les deux sauvages s'éloignèrent.

Quand Joseph les jugea suffisamment loin, il s'élança suivi de ses compagnons, vers le fort, où quelques minutes plus tard ils arrivaient essouffés.

Le sergent les ayant reconnus, leur ouvrit, et aussitôt Joseph, rassembla son monde. En peu de mots il mit ses hommes au courant du danger menaçant que la Providence, fortuitement, lui avait fait connaître, et il prit immédiatement des mesures pour se protéger.

La garnison ne fut pas longtemps sur le qui-vive. Lorsque les sauvages appuyèrent leur échelle contre la palissade, le soldat apposté là, courut prévenir de la Vérendrye.

Celui-ci sachant maintenant à quel endroit les envahisseurs pénétreraient dans l'enceinte de la Jonquière, y accourut avec cinq hommes.

Bientôt, ils entendirent monter dans l'échelle, puis ils devinèrent plutôt qu'ils ne virent un indien à cheval sur le rempart. Se cramponnant des mains, le sauvage se laissa glisser le long du mur, et lâcha prise. Il tomba... entre les bras des soldats qui, en un clin d'œil le baillonnèrent et le ficelèrent, comme s'il se fût agi d'un fagot. Un autre se présenta, qui eut le même sort ; et ainsi de suite jusqu'au dernier de la bande.

Quand le dernier fut pris, les soldats n'en voyant plus venir, enlevèrent l'échelle et traînèrent les sauvages au corps de garde et les y tinrent prisonniers à vue.

Ce bon coup fait, Joseph et Pierre se retirèrent pour prendre du repos.

La longue course de la journée et les incidents émouvants de la nuit exigeaient qu'ils prissent un repos réparateur.

Mais le sommeil ne vint pas vite fermer leurs yeux ; une question troublante se posait à eux avec persistance.

Quelle était cette personne au chant si triste, mais à la voix mélodieuse, qui habitait le ouigouam du chef principal de la tribu des Yhatchélinis ?

Le lendemain le leur apprendrait-il ?

XIII

L'ESCLAVE BLANCHE DES YHATCHÉLINIS

Joseph et Pierre se levèrent plus tôt que d'habitude, le matin qui suivit leur magnifique coup de filet.

Joseph appela le Renard et voulut se faire dire ce qu'il savait de l'intéressante inconnue au pouvoir du Corbeau.

—Le Renard ne sait pas grand'chose, dit-il. Il sait seulement que le chef Corbeau, à trois jours de marche d'ici, au sud, a acheté une jeune fille, à un parti de Sioux. Le chef veut donner cette fille à son fils. La vierge blanche pleure, pleure beaucoup. Le Renard ne pense pas que la fleur blanche aime Œil-de-Faucon, mais le grand chef dit que son fils prendra, pour orner son ouigouam, l'esclave qu'il lui a achetée.

—Tu ne sais pas où ces Sioux ont pris cette fille ?

—Non. Le père du Renard est chef et pourrait peut-être renseigner le chef blanc mieux que moi.

—Très bien ! Cours me chercher ton père. Dis-lui que je désire le voir immédiatement.

Le jeune Yhatchélini courut s'acquitter du message de Joseph.

A ce moment, Pierre rejoignait son ami, et sa première parole, comme on le devine, porta sur l'incident mystérieux de la veille.

Joseph mit Pierre au courant de ce qu'il avait appris déjà du Renard, qu'il venait d'envoyer quérir Patte-d'Ours, en demeure probablement de les mieux éclairer.

—Pourquoi n'interroges-tu pas Œil-de-Faucon, que nous avons capturé cette nuit avec sa bande ? Puisque l'inconnue habite la cabane de son père, il doit posséder toutes les informations qu'il nous faut ?

—Ton moyen n'est pas praticable, mon cher. Le sauvage, s'apercevant que nous avons découvert ce qu'il a si bien caché jusqu'à présent, qu'on n'a pu en soupçonner l'existence, se taira et tentera plutôt de nous fourvoyer ou de nous circonvenir !...

Pendant qu'il s'entretenaient de la sorte, le Renard revint accompagné de son père.

Joseph donna un siège à Patte-d'Ours et lui expliqua aussitôt le motif pour lequel il voulait le voir.

Sur les traits du vieux sauvage se refléta d'abord la surprise, mais, reprenant son masque d'impassibilité que le peau-rouge cherche toujours à conserver en toute occasion, il dit :

—Que mon frère pâle me permette une question : " Par quelle voie a-t-il connu ce que le chef des Yhatchélinis tenait secret ?... Les fils de Patte-d'Ours auraient-ils trahi l'ordre du Corbeau d'être muets avec les guerriers blancs sur cette affaire ?

—Non répondit, Joseph. Le grand manitou des Français m'a fait connaître l'existence de la malheureuse qui gémit au pouvoir du Corbeau, et j'ai décidé de lui faire rendre sa liberté.

Patte-d'Ours secoua la tête en signe de négation.

—Mon frère ne réussira pas facilement. Le chef Yhatchélini ne se dessaisirait pas de son bien pour rien ; il exigera de riches présents certainement. Mais, il ne sera pas le seul peut-être à disposer de la belle captive, l'ayant promise à son fils qui en est épris.

Œil-de-Faucon refusera peut-être de se séparer de celle qu'il aime et malheur en adviendra, car il y aura du sang versé de part et d'autre !

—S'il faut combattre, nous le ferons pour obtenir ce que nous demandons, dit Pierre.

—Les guerriers français sont vaillants, mais les Yhatchélinis sont braves aussi, et plus nombreux, ajouta Patte-d'Ours avec orgueil.

—Comment la prisonnière blanche est-elle tombée au pouvoir du Corbeau, demanda Joseph

—A trois jours de marche d'ici, nous avons rencontré une petite bande de Sioux qui s'acheminait à l'Est venant de bien loin, du soleil couchant. Ils nous montrèrent des objets rares et utiles pour nous. Nous fîmes des échanges, leur donnant des provisions, etc.

Le Corbeau, ayant su que ces Sioux avaient une captive blanche avec eux, voulut la voir, et après l'avoir beaucoup marchandée, réussit à l'obtenir.

—Ces Sioux vous ont-ils dit où il s'étaient emparés de cette personne et du butin qu'ils échangeaient avec vous ?

—Oui. A un établissement de l'autre côté des montagnes de Roches. Ils y étaient allés et en étaient revenus en côtoyant une rivière qui sort de ces montagnes. Cet établissement est dans une île située à une très-petite distance de la terre ferme et où il y a un grand magasin ; lorsqu'ils y arrivent ils font des signaux ; on vient à

L'Excès de Travail AMÈNE La PROSTRATION NERVEUSE

Guérison complète par l'usage de la **Salsepareille d'Ayer**

"Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-



teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien." — H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

La Salsepareille d'Ayer
La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
SANS COLIQUES NI NAUSEES
SANS AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
L. KIRN
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
dans toutes les bonnes Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candé
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, et sans odeur.
Boutons, Eruptions, etc., couvrent le visage et nuisent à l'aspect pur, il enlève, on le sait, Masque et Tache de rousseur.
Il date de 1849
PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet

UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire A LA MAISON DE E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

- Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 2½c
 - 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 2½c
 - Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. 25c
 - Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial. 5c
 - Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
 - Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial. 5c
 - Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial. 7c
 - Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
 - Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
 - Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
 - Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 8c
 - Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
 - Pâte à poêle, " 10c, " 4c
 - " grande boîte 15c, " 6c
 - Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
 - Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
 - Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial. 2½c
 - Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 2½c
 - Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

- FERBLANTERIES**
- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
 - Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
 - Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial. 8c
 - Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
 - Antonnoirs, " 5c, " 2c
 - Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 18c
 - Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
 - Chaudières à charbon en tôle galvanisé, valant 35c, spécial. 19c
 - Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
 - Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
 - Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

GRANITE
Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lots de jobs que nous offrirons d'ici au 1^{er} jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.
Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que **Pompes à Eau, Petites Soldats, Petites Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe Etc., Etc.**
D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre nos magasins tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter. Chaque département dans chacun de nos magasins. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.
E. LEPAGE & Cie
Coin des rues St-Laurent et Duluth.

Boyez l'Eau du Recollet
Ctte eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

"Korrect Shape" Boot Shop.
DEPARTEMENT DES DAMES.
Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korrect Shape."
Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous?
Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.
OUVERT LE SOIR DURANT LES FETES.
FRENCH & SMITH, 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pales et Faibles
Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**
Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.
Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang, donnent un beau teint et de la force.
Prix : 50 cents la boîte 6 — boîte pour \$2.50
Expédiées partout.
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS MASS.

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs
207, RUE SAINT - JACQUES,
(Bâtisse Nordheimer)
VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER
TELEPHONE : 2113

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, RUE SAINT - JACQUES
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.
EXIGER LA SIGNATURE : **OM&V**

DENTIER GARANTI--\$10.00
Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

LA BANQUE D'ÉPARGNES
DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.
Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de 1000 est en totalité déclaré et sera payable à son bureau principal à Montréal, le et après samedi, le 3 janvier 1897.
Les livres de transferts seront fermés du 15 au 31 Décembre prochain, ces deux jours compris.
Par ordre du bureau des directeurs.
HY. BARBEAU,
Gérant.
Montréal, 30 Novembre 1896.



Résultat de la Grippe.

RIVERSIDE, N. BR., CAN., Oct. 1893. (11)
 Il y a 3 ans, ma mère eu la grippe, qui lui laissa le corps et l'esprit d'une grande faiblesse; premièrement elle se plaignait d'insomnie qui se développa en un état de mélancolie, ensuite elle n'eut plus de sommeil du tout, ne voulait plus voir personne et s'imaginait des choses horribles. Nous avons eu les meilleurs médecins, mais elle devint pire. Alors sa belle sœur recommanda le Tonique Nerveux du Père Koenig. Après en avoir fait usage, un changement pour le mieux s'opéra et ma mère devint très grasse, l'appétit vorace qu'elle avait, et devint parfaitement bien. Nous avons tous remercié, Dieu de nous avoir envoyé le Tonique.

MARY L. DALY.

MARIAPOLIS, CAN., Sept., 1893.
 Notre garçon qui était épileptique fut guéri par trois bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig.

A. L. ABRINEO.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie, Québec.



Fausse dents
 SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

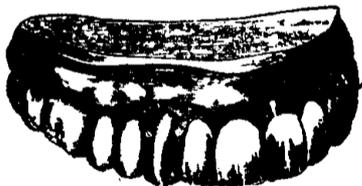
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE', MONTRÉAL.
 Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

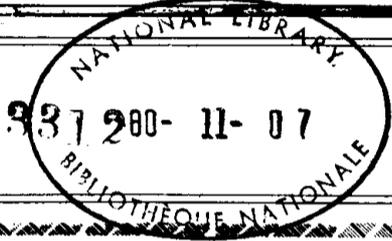
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport... 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudeuil... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU AUX DAMES

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
 MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

UNE AUTRE LETTRE DE

SANTA CLAUS !

Chers petits enfants,

J'ai reçu de vous un plein sac de lettres, mais je suis trop occupé à la Grotte pour pouvoir répondre à chacune d'elles, c'est pourquoi j'ai demandé à M. Carsley, de publier cette lettre dans tous les journaux afin que vous puissiez la voir et je vous prie de l'accepter en réponse aux vôtres. Il faut que vous dormiez tous d'un profond sommeil durant la nuit de jeudi afin de ne pas me gêner dans mon travail et je vous demande de ne pas vous lever le matin du Nouvel An avant six heures. Mais aussitôt que l'horloge aura sonné six heures, vous trouverez tout ce que vous m'avez demandé, soit dans vos bas, près de la porte de votre chambre à coucher, ou près de la cheminée. Si vous ne trouvez pas vos cadeaux, quelqu'un est à blâmer, mais pas moi. Je souhaite à tous les enfants du Canada une bonne et heureuse nouvelle année. Mes amitiés les plus sincères à vous tous.

Je demeure, votre vieil ami fidèle,
 SANTA CLAUS.

C'est le plus grand magasin de jouets du Canada

Notre département de jouets est peut-être deux fois aussi considérable que celui de n'importe quel autre magasin à Montréal, et les prix sont certainement de 10 à 15 pour cent plus bas que dans les autres magasins.

Un régal pour les Enfants

Notre bazar est un véritable régal pour les enfants. Des centaines de dames, accompagnées de leurs enfants ont visité notre bazar, et toutes ont été enchantées.

Cravates de soie pour Hommes

Nous venons d'acheter à un gros escompte, d'un des plus gros agents de merceries en gros pour hommes au Canada.

Chaque cravate est dans les derniers goûts de Londres, comme la vignette, en riche satin et soies de fantaisie, couleurs foncées de choix, convenables pour l'automne; ces cravates sont doublées de soie et ont été faites pour être détaillées de 30c à 40c chacune, lundi nous les offriront à 14c chacune.

Prix des Gants

Gants de kid à 4 boutons, 35c, 60c, 75c, \$1.10, \$2.00 la paire.

Gants de kid se lançant à sept agrafes, 75c, 90c, \$1.50 la paire.

Gants de kid doublés, \$1.35, \$1.45, \$1.90, \$2.25, \$3.30.

On trouvera que nous vendons nos gants de kid de dix à vingt pour cent meilleur marché.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame